

Les Cahiers des Dix



Le romancero des Séguin

Robert-Lionel Séguin

Numéro 31, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079694ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079694ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Séguin, R.-L. (1966). Le romancero des Séguin. *Les Cahiers des Dix*, (31), 243–301. <https://doi.org/10.7202/1079694ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le romancero des Séguin

Par ROBERT-LIONEL SÉGUIN

D'ascendance picarde, François Séguin, l'ancêtre québécois de la famille du même nom, voit le jour à Saint-Aubin-en-Bray le 4 juillet 1644. Débarqué à Québec vers la mi-septembre 1665, il gagne par après la région de Montréal, avant-poste de la civilisation sur la route des Hauts. Nous le retrouvons à Boucherville où il épouse Jeanne Petit le 31 octobre 1672. Jean-Baptiste, né de cette union le 12 novembre 1688, va s'établir toujours plus à l'ouest, précisément en la nouvelle seigneurie de Vaudreuil. Son nom apparaît au recensement du 2 mars 1725¹. Par cette mention, les Séguin appartiennent à la plus ancienne famille du comté de Vaudreuil.

Limitons-nous à ces quelques précisions généalogiques. Un petit-fils de Jean-Baptiste, Louis (fils de Louis et de Marie-Anne Raizenne), épouse Pélagie Léger, à la Pointe-Claire le 3 novembre 1773. Comme son bisaïeul et son aïeul, Louis ne résiste pas à l'appel du sol neuf qui s'offre toujours plus à l'ouest. Le 12 novembre 1791, il se porte acquéreur d'une terre en la Nouvelle-Lotbinière², à Rigaud³. Son fils, Louis-Vital, ira s'établir sur une concession de La Baie après avoir convolé avec Jeanne-de-Chantal Mallette le 24 novembre 1806. Joseph-Louis naîtra de ce mariage le 25 août 1807. Toujours à Rigaud, ce même Joseph-Louis épouse Justine Larocque le 9 novembre 1832. Vers la mi-juillet 1836, le jeune couple se fait concéder deux terres au rang nouvellement défriché de Saint-Georges⁴.

1. Aveu & Dénombrement Rendu par Mr. Philippe De Rigault De Vaudreuil, le 2^e. Mars 1725. Coll. de l'auteur.

2. Communément appelée Grande-Ligne.

3. Vente par Martin Titly à Louis Séguin, le 21 novembre 1791. Greffe du notaire Joseph Gabrion, Archives judiciaires de Montréal.

4. Contrats de concession par M. de Lotbinière à Joseph Séguin, fils de Louis-Vital, 13 juillet 1836. Joseph-Octave Bastien, AJM.

Située aux confins de la paroisse, la maison de Joseph-Louis n'est pas moins couramment fréquentée par de nombreux parents, amis et voisins. Ses hôtes sont réputés pour leur hospitalité proverbiale des milles à la ronde. On y passe de longues soirées à chanter et à danser en joyeuse compagnie. C'est dans cette ambiance que va se constituer définitivement le présent répertoire folklorique.

Ce recueil vient de différentes sources. L'exploitation forestière et les lointaines pérégrinations tiennent certains membres de la famille en rapport quotidien avec les voyageurs et les forestiers. Vers la mi-janvier 1806, Louis, le père de Joseph-Louis, se rend à Michillimakinac en « qualité de Gouvernail »⁵ à bord du canot du sieur Dominique Rousseau, négociant de Montréal. En février 1818, deux parents de Louis, Jean-Noël et Pierre Séguin, s'engagent (toujours en qualité de « gouvernail ») à conduire les embarcations de la Compagnie du Nord-Ouest au Témiscamingue, en Abitibi et jusqu'au poste éloigné de Mata-gami⁶. Enfin, un oncle de Joseph-Louis, Vincent Séguin, dirige un florissant commerce de bois à Rigaud vers 1834. Les « cageux » les plus renommés montent ses « trains de bois » qui descendent régulièrement l'Outaouais à destination de Québec⁷. Comment ne pas faire bonne récolte de littérature orale avec de telles relations ?

Reste l'apport des femmes. Les Raizenne, les Léger, les Mallette et les Larocque ont leurs bardes populaires. Justine Larocque, l'épouse de Joseph-Louis Séguin, appartient à une famille où les refrains du terroir sont particulièrement à l'honneur. Justine a même la réputation d'être une interprète aussi prolifique que recherchée.

Pareil climat n'est pas sans favoriser l'éclosion d'une profonde tradition folklorique. L'abondante littérature orale des Séguin est bientôt connue d'un bout à l'autre du rang. Au moins quatre des enfants de Joseph-Louis et de Justine Larocque témoignent d'un talent particulier pour la chanson. Nommons : Napoléon (10 octobre 1838

5. Engag^t de Louis La Deroute dit Séguin a M^r Dom^e. Rousseau, le 13 Janvier 1806. Jean-Guillaume Delisle, minute no 5156, AJM.

6. Engagement de Jean Noel Séguin, 13 feber 1818 et Engagement de Pierre Séguin, 13 fevrier 1818. Henry Griffin, minutes nos 2130 et 2131, AJM.

7. Engagement par L^s. Lescarbeau à Vincent Séguin, 10 Février 1834. Martin-Georges Baret, AJM.

— 17 novembre 1929), Barnabé (6 juin 1841 — 1er décembre 1927), Amédée-Gaspard⁸ (23 octobre 1851 — 4 octobre 1937) et Virginie (18 juin 1854 — 6 août 1946).

Le patrimoine familial ira à Barnabé. Tout un coin de la paroisse continue à s'y donner rendez-vous, comme jadis chez Joseph-Louis. Alors qu'il était enfant, l'auteur de la présente étude a assisté à ces veillées qui ont sans doute décidé de sa future carrière d'ethnographe et de folkloriste. Seuls, quatre fils et une fille de Barnabé s'adonnent désormais à la chanson. Nous leur devons la conservation et la transmission du présent recueil. Citons-les par ordre alphabétique avec l'année de leur naissance.

Alfred et Barnabé (jumeaux), 26 février 1889.

Délia, 20 avril 1891.

Georges, 19 juillet 1893.

Oscar, 8 juillet 1895.

Ajoutons un sixième informateur, Antonio Servant (6), qui a vu le jour à Rigaud le 31 octobre 1896. Il a retenu trois ou quatre complaints interprétées par Virginie Séguin, il y a quelques décennies.

Comme tous ces informateurs, sauf un, ont le même nom patronymique, nous n'inscrivons que leurs prénoms à droite du titre critique des chansons qu'ils ont fournies. Le millésime qui suit indique l'année de la cueillette.

Ce romancero familial est tiré en droite ligne du terroir de la France métropolitaine. Plusieurs des pièces qui le composent sont fort anciennes, d'aucunes remontant même aux XVI^e et XVII^e siècles. Par exception, cinq ou six d'entre elles sont des créations québécoises. Une dizaine d'autres n'ont même jamais été publiées. Enfin, le présent répertoire n'a rien de régionaliste. Il groupe des chansons que l'on entend partout au Québec, de la frontière ontarienne à la lointaine Gaspésie. Quelques-unes sont également connues en Acadie.

Cette moisson folklorique s'est prolongée de 1958 à 1967. La mémoire n'est pas toujours fidèle à des informateurs septuagénaires. Le recueil fut reconstitué par bribes, ce qui nécessita plusieurs séances d'enregistrement au magnétophone.

8. Grand-père de l'auteur du présent travail.

Le répertoire traditionnel des Séguin groupait combien de chansons ? Soixante, soixante-quinze, quatre-vingts . . . qui sait ? Nos informateurs en ont retenu cinquante-neuf⁹. Cueillette impressionnante qui témoigne du climat social dans lequel vivait une famille habitant les avant-postes du Québec au XIX^e siècle.

I. — L'AMOUR

A) *Chants de rossignol*

1. AU BOIS DU ROSSIGNOLET

Barnabé/1958

M'en allant promener
relé, relé,
Le long du grand chemin,
relin, relin,
Le long du grand chemin,
Je me suis endormi,
reli, reli,
A l'om (relon, relon) bre,
Sous, relou, relou,
Un pin, relin, relin,
Au bois du rossignolet,
relet, relet,
Au bois du rossignolet.

Je me suis réveillé,
relé, relé,
Le pin était fleuri,
reli, reli,
Le pin était fleuri,
Ah ! j'ai pris mon couteau,
relo, relo,
La bran (relan, relan) che,
J'ai, relai, relai,
Coupée, relé, relé,
Au bois du rossignolet,
relet, relet,
Au bois du rossignolet.

Je m'en fis un flûtiau,
relo, relo,
Un flageolet aussi,
reli, reli,
Un flageolet aussi,
M'en allant en chantant,
relan, relan,

Le long relon, relon,
Du grand, relan, relan,
Chemin, relin, relin,
Au bois du rossignolet,
relet, relet,
Au bois du rossignolet.

Ah ! savez-vous, messieurs ?
releu, releu,
Ce que ma flûte a dit,
reli, reli,
Ce que ma flûte a dit.
Ah ! qu'il est doux d'aimer,
relé, relé,
La fil (reli, reli) le,
De son, relon, relon,
Voisin, relin, relin,
Au bois du rossignolet,
relet, relet,
Au bois du rossignolet.

Ah ! qu'il est doux d'aimer,
relé, relé,
La fille de son voisin,
relin, relin,
La fille de son voisin,
Quand on la voit le soir,
rela, rela,
On la, rela, rela,
Voit le, rele, rele,
Matin, relin, relin,
Au bois du rossignolet,
relet, relet,
Au bois du rossignolet.

9. Sauf quelques exceptions, ces chansons se trouvent aux Archives de Folklore de l'Université Laval. M. Conrad Laforte en a identifié la plupart.

Ce chant, que l'on dit d'origine franc-comtoise¹⁰, est connu en Suisse et en France où des folkloristes en ont recueilli une dizaine de variantes, depuis le Berry jusqu'aux Alpes¹¹. L'une d'elles remonterait au XVI^e siècle. D'autres versions font pareillement partie des répertoires populaires de l'Anjou, de l'Aunis et de la Saintonge. Séjournant à Pontarlier (Doubs) en septembre 1961, l'auteur de la présente étude a entendu fredonner cette chanson par des garçonnets qui s'amusaient dans la rue.

Au Québec, cette pièce pastorale est publiée par La Rue dès 1863¹². Environ soixante-quinze références : Berthier (1928, Joseph Lambert, Berthier)¹³, Bonaventure, Charlevoix (1916, Marcel Tremblay, les Eboulements)¹⁴, Chicoutimi, Gaspé-Nord (1918, François Saint-Laurent, Saint-Joachim de Tourelle)¹⁵, Hull (1928, Trefflé Bigras, Pointe-Gatineau)¹⁶, Lac-Saint-Jean, Lotbinière, Montmagny (1925, madame Alice Asselin, Saint-François, île d'Orléans)¹⁷ et Napierreville (1919, E. Terreault, Saint-Rémi)¹⁸.

2. J'AI DESCENDU DANS MON JARDIN

Barnabé/1959

J'ai descendu dans mon jardin
C'était pour cueillir du raisin
J'ai mis des cordes,
J'ai mis des cordes à mon violon,
J'ai mis des cordes.

J'en avais pas cueilli trois grains
Qu'un rossignol vint sur ma main
J'ai mis des cordes, etc...

Il m'a dit trois mots en latin
Ah ! que les filles ne valent rien
J'ai mis des cordes, etc...

Et que les garçons encore bien moins
Les gens mariés on en parle point
J'ai mis des cordes, etc...

10. Biechon, *op. cit.*, 54-57.

11. Mendes, *op. cit.*, 13-18.

12. Hubert La Rue, *op. cit.*, 346.

13. Coll. Adélard Lambert, no 3316, MN.

14. Coll. Marius Barbeau, MN.

15. *Loc. cit.*

16. *Loc. cit.*

17. *Loc. cit.*

18. Coll. E.-Z. Massicotte, MN.

Cette chanson fait partie d'un recueil manuscrit préparé vers 1860 par Alphonse Lancôt, marchand de Saint-Constant, comté Laprairie (Gustave Lancôt, « Chansons et rondes de Laprairie, » *The Journal of American folk-lore*, vol. 22, no. 130, 1920, p. 336). Edouard Sanschagrin, de Sainte-Brigitte-de-Laval, en interprète une autre variante en 1946. Il l'avait apprise vers 1915, de Ferdinand Pâquet, de Québec (Soeur Marie-Ursule, 325).

B) *Pastourelles*

3. LA BERGÈRE QUI COMPOSE UNE CHANSON

Oscar/1958

L'autre jour en me promenant
Tout du long d'un p'tit bois charmant;
J'ai entendu la voix d'une bergère
Qui composait une chanson nouvelle.

D'aussi loin qu'elle m'aperçut venir;
Jolie bergère ne chantait plus.
Chantez, chantez oh ! ma jolie bergère,
Recommencez votre chanson nouvelle.

Mon bon monsieur comment veux-tu^(18a) que j'chante ?
Tout mon troupeau est égaré.
Les loups-garous sont cachés dans les plaines,
Les loups-garous viennent boire à ma fontaine.

Mon bon monsieur qui coupez de ce bois,
Ne l'coupez pas si ras que cela.
Ne coupez pas le laurier chez mon père,
Vous ne boirez plus de vin dans mes bouteilles.

Le médecin qui m'avait enseigné
A boire de l'eau de ce rocher.
A boire de l'eau, c'est pas mon habitude.
A boire de l'eau, qui coule sur ces pierres.

Selon Coirault, la pastourelle se chante en France dès le XII^e siècle. Le barde populaire s'y intéressera même jusqu'au XVIII^e. La présente version, peu connue au Québec, est pourtant fort belle et ancienne si l'on note l'attitude « craintive » de la bergère. Celle-ci est d'abord accueillante, puis méfiante, et franchement revêche selon que la pastourelle est composée à une époque plus ou moins ancienne. Les jeunes seigneurs, qui s'aventurent dans les prés pour conter fleurette aux bergères, sont bientôt suivis de vieux gentilshommes en mal de se payer tous les ébats à coups d'écus d'or. La fille « récalcitrante »

18a. D'instinct, l'informateur tutoie pour que le vers n'ait que douze pieds.

est maintes fois renversée sans manière par ces galants attardés. Devant pareil comportement, la bergère devient insensible, puis finalement hostile aux compliments des messieurs.

Tiersot note la présence de cette chanson dans les Alpes françaises¹⁹. Elle est pareillement courante en Anjou, au Berry, en Bretagne, au Dauphiné, en Franche-Comté, au Limousin et en Vendée.

Avec plus d'une soixantaine de références au Québec, ce chant est particulièrement connu à l'île d'Orléans, à Montmorency, à Gaspé, à Napierville, à Portneuf, au Saguenay et au Témiscouata. Madame Jean Bouchard, des Eboulements, en a interprété une première version en 1916.

La bergère qui compose une chanson n'aurait été publiée qu'une seule fois, dans une monographie de Soeur Marie-Ursule²⁰. Il s'agit d'une variante²¹ chantée, en 1946, par Pierre Sanschagrin, de Sainte-Brigitte-de-Laval.

4. LA-HAUT SUR CES MONTAGNES

Alfred /1965
Barnabé/1958

Là-haut sur ces montagnes,
Là où j'entends pleurer.
Oh ! c'est la voix de ma maîtresse,
Il faut aller la consoler.
Oh ! c'est la voix de ma maîtresse,
Il faut aller la consoler.

Qu'avez-vous donc la belle ?
Qu'avez-vous à pleurer ?
Ah ! si je pleure c'est de tendresse, (bis)
De vous avoir bien trop aimé. (bis)

Aimez, aimez la belle,
Dieu ne le défend pas.
Faudrait avoir un coeur de pierre, (bis)
Celui qui ne vous aimerait pas (bis)

Les moutons vivent à l'herbe,
Les papillons aux fleurs.
Et toi et moi, jolie bergère, (bis)
Nous ne vivrons que dans l'amour (bis)

Cette tendre pastourelle se chante dans toute l'Europe francophone, notamment en Belgique²² et en Suisse, aux environs de Genève²³. En France, on la retrouve dans les Alpes, le Vivarais (Ver-

19. Charles Tiersot, *op. cit.*, 357-358.

20. Soeur Marie-Ursule, *op. cit.*, 275.

21. Dans la version de Sanschagrin, la bergère s'adresse au galant pour lui confier : « Mon doux monsieur, je ne puis chanter ». Notre informateur, Oscar Séguin, lui fait dire au contraire : « Mon bon monsieur, comment veux-tu que j'chante ? » Ce tutoiement s'impose pour accommoder paroles et mélodie.

22. Lemoine, *op. cit.*, 97.

23. Blavignac, *op. cit.*, 103.

cors)²⁴, la Franche-Comté²⁵, les Pyrénées, le Haut-Quercy, la Haute-Bretagne, le Val-de-Loire, le Pays Messin²⁶, le Poitou, la Vendée et l'Orléanais. Selon Barbeau, la chanson fait pareillement partie du répertoire du Limousin, de la Savoie et du Languedoc²⁷. Elle serait fort ancienne puisque la bergère, accueillante, pleure de tendresse d'« avoir bien trop aimé ».

Quelque cent soixante-quinze références au Québec : Berthier, Bonaventure, Champlain, Charlevoix (1916 — Mme Aimé Savard, Saint-Irénée)²⁸ Champlain, Portneuf, Rivière-du-Loup, Saint-Maurice, Témiscouata et Terrebonne.

C) *Aubades*

5. JE ME LEVE A L'AUREORE DU JOUR

Georges/1965
Antonio Servant/1958

Le matin je m'y lève²⁹
A l'aurore du jour.
Au logis de ma belle,
Je vais y faire un tour.
Belle, dormez-vous ?
Sommeillez-vous, sommeillez-vous ?
Belle, dormez-vous ?
Réveillez-vous,
C'est votre amant qui parle à vous.

Elle allume sa chandelle
Et met son jupon blanc
Elle vient ouvrir la porte
A son fidèle amant.
C'est donc toi mon cher amant,
Tout en pleurant,
C'est donc toi mon cher amant
Qui a le coeur content.

Belle parlez point tant,
Oh ! belle vous me faites mourir.
Le régiment m'appelle
Il faut aller servir.
Je suis engagé dans le néant³⁰
C'est pour six ans,
Je suis engagé dans le néant
Et adieu donc chère Léonore.³¹

Six ans, c'est bien longtemps
Sans revoir mon amant.
A qui je contera mes peines,
Mes chagrins, mes tourments ?
Je m'en irai dans les champs
Tout en pleurant.
En regrettant
Celui que mon coeur aime tant.

24. Tiersot, cf. RTP, no 7, no 1, 15 janvier 1892, p. 6.

25. Banquier, op. cit., 73-74.

26. Marguerite et Raoul D'Harcour, op. cit., 172.

27. Barbeau, *Romancero*, op. cit., 163.

28. Coll. Barbeau, MN.

29. Un informateur, monsieur Antonio Servant, Grande-Ligne, Rigaud, chante cette autre version : « Le matin à mon reveil ».

30. Dans les variantes précitées, l'amant s'engage « à Orléans » ou part pour « la ville d'Orléans » (mesdames Pétronille Dompierre, Aimé Savard et Jean-Baptiste Leblond, ainsi que messieurs François Saint-Laurent et Edouard Miville). Par exception, le galant de la présente version s'enrôle dans le « néant ». Devons-nous cette particularité à la consonnance des mots ? Ou serait-ce par dérision ? Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le mot « néant » signifie « ce qui est vil, méprisable; peu estimé... » (Furetière, édition 1701, vol. 11). Le conscrit, qui préfère mille fois le logis de sa belle à la caserne, aurait-il, par dépit, employé cette dernière appellation pour marquer son peu de considération de l'armée ?

31. Le nom de la belle varie selon les informateurs. Elle s'appelle Anna (Madame

Les garçons du village
Ce sont de bons enfants.
Viendront te faire l'amour
Tandis que j'serai absent.

C'est pas comme toi mon cher amant,
Tout en pleurant.
A chaque fois que tu reviens,
Il y a toujours du changement.

Les garçons du village
Ne savent pas faire l'amour.
Toujours les mêmes paroles,
Toujours les mêmes discours.

Les premières traces de poésie amoureuse en langue populaire remonteraient au XI^e siècle (Jeanroy, *Origines de la littérature*, 76). Comme il s'agit de littérature écrite, présumons que la chanson devait exister antérieurement chez le peuple. L'aubade, qui tire son nom de aube, serait une des formes les plus anciennes de la chanson sentimentale. Elle relate l'arrivée du galant, à la pointe du jour sous la fenêtre de sa maîtresse.

Cette littérature lyrique semble avoir particulièrement rayonné dans le Midi même si on en trouve des variantes un peu partout en France. Mentionnons l'Auvergne³², le Berry, la Bourgogne, la Bretagne, le Dauphiné, la Franche-Comté, le Périgord, le Poitou et la Vendée.

La chanson a sensiblement la même diffusion au Québec où elle serait venue avec les premiers colons au XVII^e siècle. Une centaine de références : Beauce, Beauharnois, Bonaventure, Charlevoix (1916, Madame Aimé Savard, Saint-Irénée,)³³, Drummond, Gaspé-Nord, Jonquière, Kamouraska (1918, Joseph Rousselle,)³⁴, Mégantic, Montmorency, Nicolet, Napierville, Yamaska, Témiscouata et Trois-Rivières.

Lélioise Chatel, Valleyfield), Mignonne (Edouard Miville, Saint-Joachim-de-Tourelle) et Nanon (Madame Siméon Caron, Drummond; Madame Pétronille Dompierre, Saint-François, île d'Orléans; Joseph Rousselle, Saint-Denis-de-Kamouraska; François Saint-Laurent, Saint-Joachim-de-Tourelle).

32. Victor Smith, *op. cit.*, vol. 7, no V.

33. Coll. Massicotte, MN.

34. *Loc. cit.*

6. LA BARBIERE

Alfred/1966

C'est dans Paris,
Y a une barbière.
Elle est plus belle
Que le jour.
Mais pourquoi donc qu'elle est si belle ?
Ah ! Oui j'irai la voir un jour (bis)

Je partirai vers la minuit,
Pour arriver à la pointe du jour.
La barbière dans sa fenêtre,
Me demanda ce que j'avouais. (bis)

Ah ! je voudrais me faire la barbe,
Ma demoiselle me la feriez-vous ?
Entrez, entrez joli jeune homme,
Tous mes rasoirs sont prêts pour vous (bis)

Tout en lui faisant la barbe
Son petit cœur soupire toujours.
Sont-ils mes rasoirs qui vous pressent,
Oh ! non mademoiselle c'est votre amour
(bis)

Oh ! mes amours mon gentilhomme
Ils sont bien éloignés de vous.
Ils sont là-bas de sur la mer
Où ils naviguent jour et la nuit. (bis)

Le capitaine qui est à bord,
Il est habillé de coutil³⁵
Le matelot qui le gouverne
Ah ! c'est lui qui a mes amours (bis)

La barbière se chante en Berry, en Franche-Comté³⁶, en Gascogne, au Languedoc, en Lorraine, au Quercy, en Touraine et au Nivernais³⁷. On en a pareillement relevé des variantes en Belgique wallonne³⁸.

Quelque soixante-dix références en Acadie et au Québec : Beauharnois (1928, madame Léliese Chatel, veuve Boyer, de Valleyfield)³⁹, Berthier, Bonaventure, Champlain, Charlevoix, Chicoutimi, Gaspé-Nord (Saint-Joachim-de-Tourelle, Cap-Chat, Anse-Pleureuse et Rivière-au-Renard), Lotbinière, Kamouraska et Saguenay.

35. Sorte de toile (ordinairement de chanvre) d'usage courant en Nouvelle-France et au Québec (milieu XVII^e siècle au début du XX^e). D'abord utilisé à la confection de pièces vestimentaires, le coutil sert, par après, « à enfermer de la plume pour faire des lits, des traversins, & des oreillers, parce qu'elle est extrêmement forte & serrée (Furetière, édition 1701, 11).

36. Doncieux, *op. cit.*, 252-258.

37. Marguerite et Raoul D'Harcourt, *op. cit.*, 221.

38. Simon, *op. cit.*, 48.

39. Coll. Massicotte, no 233, MN.

D) *Aventures galantes et marivaudages*

7. AMUSONS-NOUS FILLETES

Georges/1965

L'autre jour dans les plaines,
J'ai rencontré Colin.
Et moi qui suis sans gêne,
Je l'ai pris par la main.
Ah ! si ton cœur palpite,
Quand je suis près de toi.
Embrassons-nous tout de suite,
Pour la première fois

Amusons-nous fillettes,
Amusons-nous gaiement,
Le temps de la jeunesse,
Ne dure pas toujours.

Ce matin on a vu,
Un couple dans l'église.
Passant par la grande allée,
Pour aller se marier.

Amusons-nous fillettes, etc...

Quand on est en ménage,
C'est chose bien différente,
Il faut rester à son ouvrage,
Et garder sa maison.
Bien élever sa famille et chérir son époux,
Tandis quand on est fille, ma foi
[amusons-nous.

Amusons-nous fillettes, etc...

Et à la conférence⁴⁰,
Quelques jolis garçons
Auront la complaisance
De vous offrir des bonbons.
On accepte ou on refuse,
On fait ce que l'on veut.
Un baiser en cachette,
C'est par-dessus le marché.

Amusons-nous fillettes, etc...

Quoique jeune et gentille,
J'aime à me divertir.
Mais un peu difficile.
J'aime toujours le plaisir.
Toujours on me regarde,
J'aime toujours à danser.
Cela ne fait pas de mal,
Lorsqu'on est à valser.

Amusons-nous fillettes, etc...

Cette prose lyrique ne semble pas très connue en France où on ne la chanterait qu'en Bretagne (Ille-et-Vilaine)⁴¹. Quelques variantes ont été recueillies en Acadie et en Louisiane.

La chanson n'aurait jamais été publiée au Québec où on note cinq références : Champlain et Jacques-Cartier (Lachine)⁴².

40. Dans la langue populaire, l'appellation désigne une réunion ou une veillée de parents et d'amis.

41. Orain, *op. cit.*, 1 : 200-202.

42. Coll. Massicotte, no 1028, MN.

8. AH ! LE PLAISIR DE L'AMOUR

Georges/1965

Ah ! le plaisir de l'amour (bis)
 Est trop doux, est trop court (bis)
 On en prend quand on peut,
 Mais non pas, mais non pas,
 On en prend quand on peut,
 Mais non pas quand on veut.

Ah ! si j'avais une amie (bis)
 Qui va m'aimer qu'à demi (bis)
 Lui ferais son bonheur
 Pour certain, et pour certain,
 Lui ferais son bonheur et le mien.

Ah ! si j'avais un amant (bis)
 Qui va m'aimer tendrement (bis)
 Lui ferais passer l'eau,
 La rivière, la rivière,
 Lui ferais passer l'eau,
 La rivière sans bateau.

Ah ! ces enfants sans-souci (bis)
 Où sont-ils ? Les voici (bis)
 A la table de mes amis,
 Tous rient, tous y chantent,
 A la table de mes amis,
 Tous rient, mais quand j'y suis.

Voyez-vous sur la table ? (bis)
 Cette bouteille qui nous réveille. (bis)
 Prenons-la par le cou,
 Faites-lui faire, faites-lui faire,
 Prenons-la par le cou,
 Faites-lui faire un petit glou, glou.

9. LA FILLE DU BOSSU

Alfred/1965

C'est dans la rue Colin,
 Et en plein flan, ra-ta-flan
 Tire-lire, lon-lin,
 C'est dans la rue Colin
 Y a trois jolies filles (bis)
 Ra-ta-flan, fi-flan-tire-lire.

C'était un p'tit bossu,
 En plein flan, ra-ta-flan
 Tire-lire, lon-là.
 C'était un p'tit bossu
 Qu'allait voir la plus jolie (bis)
 Ra-ta-flan, fi-flan-tire-lire.

Il alla si souvent
 En plein flan, ra-ta-flan
 Tire-lire, lon-là,
 Il alla si souvent
 Qu'il la trouva endormie (bis)
 Ra-ta-flan, fi-flan-tire-lire.

Il l'embrassa trois fois,
 Fi-flan,ra-ta-flan,
 Tire-lire, lon-plin,
 Il l'embrassa trois fois
 Avant qu'elle s'éveillit (bis)
 Ra-ta-flan, fi-flan-tire-lire.

Et la quatrième fois,
 Fi-flan, ra-ta-flan, fi-flan,
 Tire-lire, lon-lin,
 Et la quatrième fois,
 La belle se mit à rire (bis)
 Ra-ta-flan, fi-flan-tire-lire.

Qu'est que va dire mon père ?
 Fi-flan, ra-ta-flan, fi-flan,
 Tire-lire, lon-plin.
 Qu'est que va dire mon père ? (bis)
 Ra-ta-flan, fi-flan-tire-lire.

Qu'il dise qu'est-ce qu'il voudra,
 Fi-flan, ra-ta-flan, fi-flan,
 Tire-lire, lon-plin,
 Qu'il dise qu'est-ce qu'il voudra
 Moi j'aurai du plaisir.

Cette pièce lyrique est interprétée au Languedoc et plus précisément dans le secteur ariégeois⁴³.

Elle n'a jamais été publiée au Québec. Une vingtaine de références : Bagot, Beauce, Chambly (1924, Charles-Ernest Birtz, de Longueuil)⁴⁴, Champlain, Charlevoix, Dorchester, Kamouraska, Maskinongé, Montmorency (Saint-François, île d'Orléans), Napierville, Richelieu, Rimouski, Saint-Maurice.

10. L'OCCASION MANQUEE

Georges/1966

Il était un chasseur,
Un chasseur de gibier,
Qui chassait les piquets⁴⁵
Et les pigeons d'été.

Don daine, dur long,
Ding et ding et ding,
Don daine, dur long
Don dai.

Aussi des jolies filles,
Quand il peut en trouver.
Il en aperçoit une
Dans un beau champ de blé.

Il la prit et l'embrasse,
Et la laissa aller.
Rendue de sur ces côtes⁴⁶
Elle se mit à chanter.

Chantez point tant la belle,
Je vous rejoindrai
Soit en gardant vos vaches
Où en fermant⁴⁷ vos prés

Je ne garderai mes vaches,
Je ne fermerai mes prés.
J'aurai soin de ma mère,
Qu'est dans son lit couchée.

Quand ma mère sera guérie,
Moi, je me marierai.
La bouteille sur la table,
Les verres à nos côtés.⁴⁸

Quelques variantes ont été relevées en Belgique, aux environs de Liège⁴⁹, et en France, notamment au Berry, en Franche-Comté, en Gascogne, en Guyenne et au Nivernais.

43. Weckerlin, *op. cit.*, 18.

44. Coll. Massicotte, no 85, MN.

45. Il s'agit probablement d'une déformation du mot pivart ou poule de bois, appellation désignant vulgairement le pic doré. Cet oiseau est commun dans les régions de Montréal, de Québec, et sur toute la côte nord, notamment à Godbout et l'île d'Anticosti. (Dionne, *Les oiseaux de la province de Québec*, 243).

46. Signifie concessions ou chemins longeant le front des terres.

47. Fermer un pré veut dire qu'on interdit à quiconque de le traverser (Furetière, édition de 1701, 11).

48. Ces deux dernières lignes sont de l'informateur Journault.

49. *Recueil de cramignons français & wallons*, no 1, p. 5-6.

Une version a même été publiée à New-York en 1910⁵⁰. Une centaine de références au Québec : Bagot, Bonaventure, Champlain, Charlevoix, Gaspé-Nord (Saint-Joachim de Tourelle et Rivière-au-Renard), Lotbinière, Montmorency (Sainte-Famille, île d'Orléans), Portneuf, Saguenay et Terrebonne.

11. LE GALANT SANS ARGENT

Barnabé/1958

Allons-y donc se promener
En attendant le déjeuner.
Allons-y donc se promener en ville
Où il y a de jolies filles.

Dans un restaurant nous sommes
[entrés (bis)
Bonjour, bonjour madame l'hôtesse,
Avez-vous du vin⁵¹ pour ma coquette ?

Ah oui monsieur nous en avons,
Du bon rôti et du jambon.
Le beau galant prit une chaise,
Et alla s'asseoir près de sa coquette.

Après qu'ils eurent tous bien mangé
L'hôtesse demande à se faire payer.
Le beau galant fait triste mine,
Y a pas d'argent pour payer les dépenses.

La belle ôta son beau gant blanc,
Et dans sa main l'or et l'argent.
Amant, amant quelle réjouissance,
Voilà de l'argent pour payer les dépenses.

Chez-nous étaient trois jeunes garçons (bis)
Jamais, jamais allaient voir les filles
Sans avoir de l'argent pour payer
[les dépenses.

Tiersot en relève des variantes en Anjou et en Savoie. Quelque cent vingt-cinq références au Québec où le chant est principalement recueilli à Saint-François (île d'Orléans), Gaspé, Napierville, Shawinigan et Terrebonne. Soeur Marie-Ursule a publié la version de madame Maurice Thomassin, de Sainte-Brigitte-de-Laval⁵².

50. Julien Tiersot, *Songs of the People, etc.*, op. cit., 69-71.

51. « Avez-vous de quoi pour ma coquette » ? Version d'Antonio Servant, Grande-Ligne, Rigaud (1956).

52. Soeur Marie-Ursule, op. cit., 274.

12. SOUS LE PONT DE LONDRES

Alfred/1966

Dans la ville de Wilton⁵³
 Il y a un p'tit bâtiment.
 Les filles se réjouissent,
 Les garçons vont les chercher,
 La chaloupe à l'eau,
 Prêts à embarquer.

Pour partir tous ensemble,
 Il faudrait un p'tit bateau.
 Un petit vent s'élève,
 A fallu faire un petit saut
 Le pied à côté, le voilà à l'eau.

Allez donc mon amant, je me noie,
 Venez donc me secourir.
 J'aurai pour souvenir,
 Je vous ai sauvé la vie
 Où un autre amant
 M'aurait laissée périr.

Quelle prière vais-je donc dire ?
 Moi qui ne sait pas mon chapelet.
 Prière toute à l'envers,
 Pater noster, gloria patri.

Pater noster de ma grand'mère,
 Vous le savez tout au long.
 Prière toute à l'envers,
 Pater noster, gloria patri.

Quoique peu connue en France et au Québec, cette pièce figure au Catalogue de Laforte (p. 317).

13. LA FILLE AU CRESSON

Alfred/1965

C'est une jeune fille,
 Branlons-là la bouteille.
 Elle a coulé au fond,
 La bouteille est bon, bon, bon;
 Elle a coulé au fond,
 La bouteille est bon garçon.

Que donneriez-vous belle ?
 Branlons-là la bouteille.
 Qui vous tirerait du fond,
 La bouteille est bon, bon, bon;
 Qui vous tirerait du fond,
 La bouteille est bon garçon.

Tirez, tirez, dit-elle,
 Branlons-là la bouteille.
 Après ça nous verrons,
 La bouteille est bon, bon, bon;
 Après ça nous verrons,
 La bouteille est bon garçon.

Quand la belle fut tirée,
 Branlons-là la bouteille,
 S'en va à sa maison,
 La bouteille est bon, bon, bon;
 S'en va à sa maison,
 La bouteille est bon garçon.

53. Que vient faire le nom de la ville de Wilton dans le présent contexte folklorique ? Interrogé deux fois à ce propos, l'informateur (Alfred Séguin) ne maintient pas moins avoir toujours entendu chanter ainsi ce couplet. Wilton est une petite ville anglaise du comté de Wilts que personne ne connaît, même si on y fabrique des tapis, des flanelles et des lainages réputés. Ne s'agirait-il pas plutôt de Bytown ? Ou encore de London, puisqu'il est question de Londres dans le titre critique de la pièce précitée ? Le jeu des consonnances permet maintes conjectures.

S'assoie sous sa fenêtre,
 Branlons-là la bouteille.
 Compose une chanson,
 La bouteille est bon, bon, bon;
 Compose une chanson,
 La bouteille est bon garçon.

Ce n'est point ça la belle,
 Branlons-là la bouteille.
 Que nous vous demandons,
 La bouteille est bon, bon, bon;
 Que nous vous demandons,
 La bouteille est bon garçon.

C'est votre p'tit coeur la belle,
 Branlons-là la bouteille.
 Que nous vous demandons,
 La bouteille est bon, bon, bon;
 Que nous vous demandons,
 La bouteille est bon garçon.

Mon petit coeur, dit-elle,
 Branlons-là la bouteille.
 N'est pas pour un baron,
 La bouteille est bon, bon, bon;
 N'est pas pour un baron,
 La bouteille est bon garçon.

C'est pour un voyageur,
 Branlons-là la bouteille.
 Qu'a de la barbe au menton.
 La bouteille est bon, bon, bon;
 Qui a de la barbe au menton,
 La bouteille est bon garçon.

Les origines de cette chanson sont pour les moins obscures. A peine deux versions auraient été recueillies à travers la France⁵⁴. La *fille au cresson* est déjà signalée au Québec vers 1865⁵⁵. Par la suite, elle sera mentionnée plus de deux cents fois dans les divers répertoires régionaux.

Le cresson est cette racine sauvage que nos grands-pères cueillaient au printemps, à l'orée des bois. Servi dans le vinaigre, le cresson fait les délices des plus fins gourmets.

14. LES AMIS QUI SE SONT FORT DERANGES

Georges/1967

Refrain : C'est maluron, malurette;
 C'est maluron, maluré.

Nous sommes partis trois, quatre,
 C'est pour aller veiller.
 C'est chez Monsieur Untel⁵⁶
 Que nous sommes tous allés.

Il dit buvez, chantez.
 Prenez garde d'vous soûler.
 Il nous a tant traités
 Qu'il nous a tous soûlés.

Y avait Monsieur Untel⁵⁷
 Qui ne s'est pas dérangé.
 Ce sont ces femmes bavardes,
 Qui ont été bavasser.

54. Coirault, *op. cit.*, 1 : 176-177.

55. Ernest Gagnon, *op. cit.*, 74-75.

56. On mentionne généralement le nom de l'hôte.

57. Le nom d'un assistant, au choix du chanteur.

Qu'on été dire au curé,
Qu'on s'étaient tous sôûlés.
Y avait que ma maîtresse,
Qu'était de mon côté.

Mais si je la rencontre,
Je la récompenserai.
Je lui donnerai un baiser,
Sur son p'tit bec sucré.

Je donnerai ma chanson,
A Monsieur Untel⁵⁸
Car y s'fait pas prier,
Quand vient le temps de chanter.

Mais avant de chanter,
Y va tous nous traiter.
Un p'tit verre de boisson,
Pour donner d'la façon.

Cette chanson n'a jamais été publiée. On en a recueilli quatorze versions dans les comtés de Bagot, Bellechasse, Saint-Maurice et Trois-Rivières (Archives de folklore, Université Laval).

E) *Amoureux éconduits*

15. A LA CLAIRE FONTAINE

Délia/1965

En revenant des noces,
J'étais bien fatigué,
A l'ombre d'un gros chêne,
Je me suis reposé.

Ah ! oui, je l'attends, je l'attends,
Mon amant.
Celui que j'aime, que mon cœur aime.
Ah ! oui, je l'attends, je l'attends,
Celui que mon cœur aime tant.

Dans la plus haute branche,
Le rossignol chantait,
Chante rossignol, chante,
Toi qui a le cœur gai.

Tu as le cœur à rire,
Moi, je l'ai à pleurer.
J'ai perdu ma maîtresse
Sans l'avoir mérité.

Pour un bouquet de roses,
Que je lui ai refusé.
Je voudrais que la rose,
Fut encore au rosier.

Et que rosier même
Fut dans la mer jeté.
Et moi et ma maîtresse,
Dans les mêmes amitiés.

Ce chant folklorique, au rythme entraînant, est connu par toute la France. On en a relevé une dizaine de versions au Québec. Gagnon en a publié une toute première en 1865.

Coll. Curé P. Arsenault, 1924, Mont-Carmel, Ile-du-Prince-Edouard;

Louis Simard, Saint-Irénée, comté Charlevoix. (Marguerite et Raoul D'Harcourt, 184);

Louissette Dubé, Sainte-Brigitte-de-Laval. (Sr Marie-Ursule, 273).

58. C'est ordinairement le même qui, comme le dit précédemment la chanson, fut le seul des invités à ne pas se « déranger ».

16. L'ENNUI D'AMOUR

Alfred/1965

Par un dimanche soir
 Etant sur le rempart⁵⁹
 Et en fumant ma pipe
 Et en roulant mon corps.
 Un de mes camarades,
 Qui s'est mis à pleurer,
 Et moi en trois paroles
 Je l'ai consolé.

Qu'as-tu camarade,
 Qu'as-tu à tant pleurer ?
 Faut-il pour une brune
 Être si chagriné ?
 Au retour du voyage⁶⁰
 Et lorsque nous reviendrons,
 Les blondes et les brunes
 Nous les choisirons.

Si tu es de même
 Moi je ne le suis pas.
 Oh ! j'aime bien trop Juliette⁶¹,
 Je ne la quitterai pas.
 Oui je l'aime, je l'adore,
 Je crois qu'elle m'aime aussi.
 C'est sa cruelle mère⁶²
 Qui empêche nos amours⁶³.

Par un dimanche soir
 Etant après veiller.
 La chandelle sur la table
 Etant bien allumée.
 La bonne vieille en colère,
 Se lève promptement,
 En disant ma Juliette
 Viens donc te coucher.

Adieu donc,
 Et adieu donc, cher cœur.
 Puisqu'il faut se quitter
 Ce n'est pas sans regret.

Une variante a été recueillie en sol italien, précisément dans la vallée d'Aoste (Piémont) où une partie de la population parle français⁶⁴. En France, la chanson est surtout connue au Berry, en Bourgogne et au Dauphiné⁶⁵.

Le révérend Père Anselme, capucin, en a publié une version acadienne en 1945⁶⁶. Une cinquantaine de références au Québec : Beauharnois (1917, Vincent-Ferrier de Repentigny, de Saint-Timo-

59. Ce qui indique que l'amant est en garnison.

60. Par son service, ce militaire est appelé à faire de longs voyages. Tels les effectifs des compagnies de la Marine, lesquels sont affectés à la défense de la Nouvelle-France.

61. L'informateur change à son gré le nom de « Juliette » pour celui d'une femme de sa connaissance.

62. Le thème de la mère s'opposant aux amours de sa fille revient souvent dans notre littérature orale.

63. « Amours » est remplacé par « désirs » dans quelques variantes.

64. Tiersot, *op. cit.*, 288.

65. Gaultier-Villars, *op. cit.*, 123.

66. Chansons d'Acadie, *op. cit.*, 11 : 21.

thée)⁶⁷, Bonaventure, Champlain, Gaspé-Nord, îles de la Madeleine, Laprairie, Maskinongé, Montmorency, île d'Orléans, île Verte, Témiscouata et Trois-Rivières.

17. GALANT, TU PERDS TON TEMPS

Georges/1966

Par un lundi matin,
Ils sont venus m'avertir,
Que ma maîtresse
Avait changé d'ami
Et moi si⁶⁸ promptement,
Je me suis en allé,
Revoir ma maîtresse
Pour connaître sa pensée.

Bonjour mademoiselle,
Comment vous portez-vous ?
Je suis venu voir,
Si je serais votre époux.
Moi, je suis venu voir,
Voir si j'aurais ton cœur,
Belle pour soulager
Mes peines et mes douleurs.

Mon bon monsieur,
Mon cœur n'est point pour vous.
Il est engagé,
A un autre amant que vous.
Il est engagé,
A ce jeune officier,
Monsieur je vous prie,
Retirez-vous d'ici.

Belle si j'avais su,
Si j'avais donc connu,
Je ne serais point venu (bis)
Dépenser mon argent, (bis)
Boire au cabaret,
Avec tous tes parents.

Si tu l'as dépensé,
C'est parce que t'as bien voulu.
Combien de fois ?
Je te l'ai défendu.
Combien de fois ?
J'avais ai dit promptement :
Amant tu perds tes peines,
Galant tu perds ton temps.

Si j'ai perdu mes peines,
Mes peines aussi mon temps.
J'ai bien passé d'agréables moments.
Ah ! le verre à la main,
Pour noyer⁶⁹ mon chagrin,
Et point de larmes aux yeux,
Il faut se dire adieu !

En terroir français, cette pièce lyrique est chantée en Auvergne, au Berry, en Bourbonnais⁷⁰ en Bretagne, au Dauphiné⁷¹, en Franche-Comté, au Languedoc et en Lorraine.

Elle est publiée au Québec vers 1907⁷². Une soixantaine de références : Beauce, Berthier, Champlain, Charlevoix, Chicoutimi, Dorchester, Gaspé-Nord (Saint-Joachim-de-Tourelle, Cap-Chat, Pointe-Jaune et Sainte-Anne-des-Monts)⁷³, Îles-de-la-Madeleine, Kamouraska, Laprairie, Lévis, Montmorency, Québec et Saint-Maurice.

67. Coll. Massicotte, MN.

68. Des informateurs disent : « Et moi bien promptement ».

69. D'aucuns remplacent « noyer » par « bénir ».

70. Duchon, *op. cit.*, 60-61.

71. Gauthier-Villars, *op. cit.*, 112.

72. Prévost, *op. cit.*, 41.

73. Marguerite et Raoul D'Harcourt, *op. cit.*, 190.

F) *Retour de l'amant*

18. VOICI LA SAINT-JEAN

Délia/1965

Je l'ai vu voler,
Le ruban des rubans,
Je l'ai vu voler,
Le ruban de la mariée.

Ah ! voilà le printemps (bis)
Qui va t'arriver. (bis)
Que tous les amants
Vont se rassembler.

Le mien n'y sera pas, (bis)
J'en suis rassurée. (bis)
Il est à Paris,
Qui fait son entrée.

Qu'apportera-t-il, (bis)
À son arrivée ? (bis)
Une belle bague en or,
Ceinturon d'oré.

La belle bague sera (bis)
Pour la marier, (bis)
Le ceinturon doré,
Pour la ceinturer.

La table à papa, (bis)
Pour prendre le repas. (bis)
Le lit de maman,
Pour coucher dedans.

Le ber à p'tit Louis, (bis)
Pour bercer le petit. (bis)
Le marié sera,
Pour la caresser.

Cette chanson est fort connue en France, principalement dans le bassin de la Loire, en Berry, en Poitou, en Franche-Comté, en Vendée, en Bretagne, en Normandie⁷⁴ et même jusqu'en Lorraine. Elle n'aurait pourtant pas gagné le Midi. Les paroles jaillissant du terroir, vantent l'amour, la bonne chère et les beaux jours du printemps qui vient.

C'est au XVII^e siècle que les paroles seraient passées de l'ancienne à la Nouvelle-France. Selon des folkloristes, elles appartiendraient plus au répertoire lyrique des colons de Trois-Rivières et de Montréal que de ceux de Québec. Cette prose musicale tiendrait davantage de la Loire que de la Normandie, comme la plupart des Trifluviens et des Montréalais.

Environ soixante-quinze références au Québec : Beauharnois, Berthier, Bonaventure, Champlain, Charlevoix, Jacques-Cartier (Sainte-Geneviève de Pierrefonds), Lotbinière, Maskinongé, Montmagny, Montmorency et Saguenay (1916 — Edouard Hovington, Tadoussac,)⁷⁵.

74. Tiersot, *op. cit.*

75. Coll. Barbeau, MN.

19. LE CHAMP DE POIS

Délia/1958

En passant tout le long du bois⁷⁶,
Marie Calumet a perdu sa houlette⁷⁷,
En passant tout le long du bois,
Y a quelqu'un qu'a trouvé ça.

Derrière chez nous y a-t-un champ d'pois, (bis)
J'en cueillis deux j'en mange trois.

J'ai été malade au lit trois mois, (bis)
Tous mes parents venaient m'y voir.

Seul mon amant ne venait pas⁷⁸, (bis)
Je l'aperçois venir là-bas.

Dans sa main droite un mouchoir blanc, (bis)
Tous mes amours y sont dedans.

Tous mes amours y sont dedans, (bis)
On doit se marier c'printemps.

Ce chant a de véritables lettres de noblesse, puisqu'il fait partie d'un recueil (*La fleur ou l'élite des chansons*) publié à Rouen en 1602. C'est dire qu'il est fort connu en France dès le XVI^e siècle. Des variantes ont été recueillies au Saintonge, au Berry, en Haute-Normandie, en Champagne et jusque dans les Ardennes.

Le refrain folklorique est également connu au Québec où on le publie dès 1865⁷⁹ et 1886⁸⁰. Tout près de deux cents références : Beauce, Berthier, Champlain, Charlevoix, Chicoutimi, Drummond, Gaspé-Nord, Kamouraska, Laviolette, Lotbinière, Maskinongé, Matane, Montmagny, Montmorency, Napierville et Saint-Maurice.

76. On chante pareillement « en passant près des épinettes ».

77. Le houlette est un « bâton de Berger qui lui sert à lever des mottes pour jeter (sic) à ses moutons, quand ils s'écartent, & à les ramener dans le troupeau » (Furetière, édition de 1701, 11).

78. On dit également « Celui que j'aime ne venait pas ».

79. Gagnon, *op. cit.*, 112-114.

80. Rowen, *op. cit.*, 14.

II. — LE MARIAGE

A) Rencontres, fréquentations et désirs de mariage

20. LA VIEILLE FILLE ENRAGÉE

Georges/1965

M'en revenant de la chasse,
De la chasse aux perdrix.
Dans mon chemin rencontre,
Une fille qui pleurait,
Pas capable.
Sur la montagne des loups,
Pas capable, pas capable.
Sur la montagne des loups,
Pas capable trouver.

Je lui ai demandé :
Qu'avez-vous à tant pleurer ?
Et elle me répondit,
Je voudrais m'y marier,
Pas capable.
Sur la montagne des loups,
Pas capable, pas capable.
Sur la montagne des loups,
Pas capable trouver.

Qu'il soit bossu ou croche,
Ah ! oui je le prendrai.
Car de mourir vieille fille,
C'est de mourir enragée,
Pas capable.
Sur la montagne des loups,
Pas capable, pas capable.
Sur la montagne des loups,
Pas capable trouver.

Et arriver l'autre bord,
Le visage tout noir, tout barbouillé
[tout graffigné⁸¹
Et là Saint-Pierre,
Nous mettra au rang des immigrés⁸².
Pas capable.
Sur la montagne des loups,
Pas capable, pas capable.
Sur la montagne des loups,
Pas capable trouver.

Une version de cette chanson est connue en Acadie⁸³. Une quinzaine d'autres sont recueillies au Québec : Beauharnois (madame Léliose Chatel, veuve Boyer.)⁸⁴, Champlain, Gaspé-Nord (Petite-Madeleine), Lévis, Maskinongé, Montmorency, île d'Orléans, Portneuf (Edouard Sanschagrin, de Sainte-Brigitte-de-Laval⁸⁵) et Rimouski.

81. Dans le sens d'égratigner. Vieux français usité en Anjou, au Berry, en Lyonnais, en Nivernais, en Normandie, en Picardie, et particulièrement en Aunis et au Saintonge (Georges Musset, *Glossaire des patois et des parlers de l'Aunis et de la Saintonge*, 111 : 203). Rabelais emploie déjà l'expression au XVI^e siècle. « Eusthenes, lequel un des geans avoir égraffiné quelque peu au visaige, ainsi qu'il l'esgorgetoit... » (Pantagruel, chapitre XXX). « Grafigner » se dit couramment au Québec (*Glossaire du parler français...*, 377).

82. L'immigration a toujours bouleversé l'équilibre ethnique du pays. Relevant exclusivement du pouvoir fédéral, soit d'une majorité anglo-saxonne, l'immigration a infailliblement favorisé l'élément anglophone au détriment de l'élément francophone. C'est pourquoi l'immigrant n'a pas bonne presse au Québec, du moins jusqu'à ces dernières décennies. La partie du comté de Vaudreuil où est recueillie la présente chanson ne fait pas exception à cette règle. D'autant plus qu'on y a déversé une immigration irlandaise au siècle dernier. « Être mis au rang des immigrés » ne signifie rien d'enviable dans la langue populaire.

83. Coll. PP. Anselme et Daniel, capucins, MN.

84. Coll. Massicotte, no 333. MN.

85. Il l'avait apprise vers 1915 d'Albertine Anger, de Saint-Raymond. Cf. Soeur Marie-Ursule, *op. cit.*, 304.

21. C'EST LA FACON

Alfred/1965

Quand j'allais voir,
Mademoiselle Mignonne.
Elle me contait,
Toutes sortes de choses.

En arrivant, nous nous embrassons,
Comme vous l'savez que c'est la

[façon (bis)]

Cela finit par un mariage,
Nous étions heureux en ménage.

Au bout d'un an un gros garçon, (bis)
Comme vous l'savez que c'est la

[façon. (bis)]

On prit l'enfant, l'emporta à l'église,
Pour que monsieur le curé le baptise.

On va l'appeler Joseph-Léon, (bis)
Comme vous l'savez que c'est la
[façon. (bis)]

On prit l'enfant, l'emporta à sa mère,
L'enfant se pâma de colère.

Sa mère lui dit mon p'tit tornon, (bis)
Comme vous l'savez que c'est la
[façon. (bis)]

22. LE PONT DE LA VILLE

Georges/1965

C'est à Rigaud, il y a un pont, (bis)
Où traversent filles et garçons. (bis)
Ce pont là est fait en pierre,
Au-dessus de la grande rivière.
C'est le mariage dit-on,
Qui nous fait traverser la rivière,
C'est le mariage dit-on,
Qui nous fait traverser le pont.

Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté, (bis)
Tout ce qu'on peut désirer. (bis)
Vous voyez les demoiselles,
Qu'elles soient laides ou qu'elles soient
[belles.]

Elles attendent l'âge de raison,
Pour y traverser la rivière.
Elles attendent l'âge de raison,
Pour y traverser le pont.

Les jeunes filles, parlons-en donc, (bis)
Elles ont les yeux comme des tisons. (bis)
Dès qu'elles arrivent à la quarantaine,
Elles commencent à être en peine.
Se choisissent un beau garçon,
Pour y traverser la rivière.
Se choisissent un beau garçon,
Pour y traverser le pont.

Les garçons parlons-en donc, (bis)
Ils sont fort sur le tire-bouchon. (bis)
Avec cinq, six verres de bière,
Ils commencent à s'en faire accroire.⁸⁶
Ils apportent un gros flacon,
Pour y traverser la rivière.
Ils apportent un gros flacon,
Pour y traverser le pont.

Les gens mariés parlons-en donc, (bis)
Ils seraient mieux filles et garçons. (bis)
Ils se moquent de ma chanson,
Car ils ont traversé la rivière.
Ils se moquent de ma chanson,
Car ils ont traversé le pont.

86. Vieux français signifiant se louer. On parlait ainsi aux XVII^e et XVIII^e siècles, principalement en Bas-Maine, en Berry, en Bourgogne, en Nivernais, en Normandie, en Orléanais, en Picardie, en Saintonge et en Touraine. L'expression est courante au Québec (Glossaire, *op. cit.*, 10).

Cette chanson n'aurait jamais été publiée. Une dizaine de références seulement au Québec : Bagot, Beauce, Berthier (1934, Adélard Lambert, Saint-Cuthbert)⁸⁷, Champlain, Montmorency et Saint-Maurice.

23. LA BELLE QUI TIENT PROMESSE

Georges/1967

Léa, oh ! ma Léa,
Voudrais-tu t'engager ?
Dans un joli navire,
Avec moi naviguer.

On vous mettra, Léa,
Léa dans un couvent.
Vous apprendrez à lire,
Ecrire à votre amant.

Récitant ces paroles,
Son bel ami entra.
Léa, oh ! ma Léa,
Mais tu t'en souviens pas.

De ces belles promesses,
Tu ne les soutiens pas.
Si je t'ai fait des promesses,
Je les soutiendrai.

Il n'y a que mon vieux père,
Qui ne s'en soucie pas.
Aussi deux de mes frères,
Cela ne m'occupe pas.

Les bans sont à l'église,
Les gages sont donnés.
Faut aller chez le notaire,
Pour le contrat passer.

L'informateur avait appris ces paroles de son père, Barnabé Séguin (1841-1927), vers 1910.

B) *Chansons de noces*

24. NOUS VOILA ICI RASSEMBLES

Alfred/1965

Nous voilà ici rassemblés,
A la table des nouveaux mariés.
Il faut boire et chanter
Pour ne pas oublier cette belle journée.
Il faut profiter du temps,
C'est un agrément qui ne dure pas
[longtemps.

La belle quand je vois tes beaux yeux,
Ca me rend le coeur plus heureux.
Ton beau coeur que j'adore,
Belle quand j'te regarde je t'aime encore
[plus fort.
Ah ! oui j't-en ai fait le serment
De t'aimer tendrement,
Jusqu'au dernier moment.

Apportez-moi qu'un verre de vin,
Que je *salusses* toute la compagnie.
Salut donc, mon petit coeur
Qu'il me coûte de quitter,
J'en suis très chagriné.
Salut donc, mon petit coeur,
Moi qui a eu le bonheur
D'avoir eu tes faveurs.

Il faut quitter parents et amis;
Il faut s'en aller aujourd'hui.
En faisant mes adieux,
En disant : grâce à Dieu",
J'avais les larmes aux yeux.
Que Dieu bénisse mon ennui,
Car c'est aujourd'hui qu'il faut suivre
[son mari.

87. Coll. Adélard Lambert, no 3840, MN.

25. LE RETOUR DES NOCES

Oscar/1948

Cogne la cogne, cogne,
Cogne la cogne, bien.

En revenant des nocés,
Des nocés de Saint-Martin,
Je vis trois jolies filles,
Qui broyaient⁸⁸ du lin.

Je vis trois jolies filles,
Qui broyaient du lin,
Une avait la jaunisse⁸⁹.
Et l'autre se portait bien.

Une avait la jaunisse
Et l'autre se portait bien.
J'ai choisi la malade,
Je l'amenai dans mon jardin.

J'ai choisi la malade,
Je l'amenai dans mon jardin.
Le médecin qui la soigne,
Ne lui fait pas de bien.

Le médecin qui la soigne,
Ne lui fait pas de bien
Et moi qui suis ici,
Je me porte très bien.

D'après l'informateur, ce chant a toujours fait partie du répertoire familial.

C) *Infidélité conjugale*

26. JEAN, PETIT JEAN

Alfred/1966

Un beau matin je m'y lève,
Oup, Oup, tra-la-la-la.
Un beau matin je m'y lève,
Ma femme au lit je l'ai laissée. (3 fois)

Ma femme quand tu s'ras levée,
Oup, Oup, tra-la-la-la.
Ma femme quand tu s'ras levée,
A déjeuner tu m'apporteras. (3 fois)

Il était bien trois heures sonnées,
Oup, Oup, tra-la-la-la.
Il était bien trois heures sonnées,
Le déjeuner ne venait pas. (3 fois)

Sacrant⁹⁰ ma hache par terre,
Oup, Oup, tra-la-la-la.
Sacrant ma hache par terre,
A la maison m'en retourna. (3 fois)

88. Une fois séchées, les tiges de lin sont passées à la broie. L'opération consiste à les briser en de nombreux endroits pour en faire sortir les fibres. La broie est le plus ancien instrument d'artisanat en Nouvelle-France. En 1651, il y en a une chez Léonard Barbeau, de Montréal (Cf. Inventaire Des meubles de défunt Léonard Barbeau. Du 2e Juillet 1651, greffe de Jean de Saint-Père, Archives judiciaires de Montréal).

89. Maladie courante au Québec durant le XIXe siècle.

90. Signifiant jeter vivement.

Trouvant ma femme à la table, Oup, Oup, tra-la-la-la. Trouvant ma femme à la table, Accompagnée d'un avocat.	(3 fois)	Elles mangent toute la crème douce, Oup, Oup, tra-la-la-la. Elles mangent toute la crème douce, Ensuite elles disent que ce sont les chats.	(3 fois)
C'est de même que les femmes font, Oup, Oup, tra-la-la-la. C'est de même que les femmes font, Quand leur mari n'y est pas	(3 fois)	Ce ne sont pas les chats ni les rats, Oup, Oup, tra-la-la-la. Ce ne sont pas les chats ni les rats, Mais ce sont bien les avocats.	

Cette composition lyrique fait partie de la littérature orale de l'Auvergne, de la Gascogne et du Pays messin.

Au Québec, des verisons sont publiées à Beauceville⁹¹ et à Montréal⁹² vers 1926. Environ quatre-vingts références : Bagot, Bellechasse, Berthier, Bonaventure, Champlain, Charlevoix, Gaspé-Nord (Petite-Madeleine et Cap-Chat), îles de la Madeleine, Kamouraska, Laviolette, Lévis, Matapédia, Rimouski, Saguenay (Havre-Saint-Pierre) et Saint-Maurice.

D) *Des mariés*

27. L'IVROGNE QUI SE PLAINT DE SA FEMME

Georges/1966

Je me suis marié, J'en ai du regret dans l'âme, Car si je l'pouvais, Je me demarirais.	Car si j'étais garçon, Je m'en irai à la guerre. Là, au régiment, Et là j'y passerai bien mon temps.
A présent que j'ai une femme, Qui est bien plus forte que moi, Elle me cause bien du <i>bon branle</i> ⁹³ , Quand je reviens du cabaret.	Mais qu'est-ce que j'irai faire en guerre ? Puisque ma femme, elle m'y bat. Puisque je ne suis point bon homme, Je serai encore moins soldat.
Et elle me dit : coquin, Tu reviens de la débauche, Avec tous tes amis, Boire et dépenser tes biens.	J'ai du plaisir ici, C'est de m'y voir à table Avec tous mes amis. Je pense qu'à me divertir.
Va-t-en vite à la boutique, Travailler, forger des clous. Ne va plus à la débauche, Boire et dépenser tes biens.	Versez du vin dans mon verre, Je vais vous saluer. Versez du vin dans mon verre, Car je vais vous laisser.

91. Alberta Roy, *op. cit.*, 1.

92. Elie Chamoux, *Le Passe-Temps*, Montréal, v. 32, no 776, avril 1926.

93. Dans le sens de faire du tapage.

Cette prose lyrique n'a jamais été publiée au Québec. Elle remonterait au moins au XVIII^e siècle, comme en témoigne ce reproche de l'épouse : « Va-t-en vite à la boutique, travailler, forger des clous ». Le métier de cloutier se pratique couramment jusqu'au XIX^e siècle, alors que les clous (à bardeau, à latte, à cloison, à planche et à mardrier) sont fabriqués par un artisan spécialisé. Les cloutiers sont cependant peu nombreux sur les bords du Saint-Laurent. On n'a pourtant pas recueilli de chansons semblables en France métropolitaine.

Dix-huit références : Beauharnois (Vincent-Ferrier de Repentigny, de Saint-Timothée)⁹⁴, Champlain Charlevoix, Gaspé-Nord (Saint-Joachim-de-Tourelle), Îles-de-la-Madeleine, Napierville, Sherbrooke et Témiscouata.

28. LE MARCHAND DE VELOURS

Barnabé/1958

Ah ! gai lon-la.
Gai de la roulette
Ah ! gai lon-la,
Gai de ma roulé.

Mon père m'a mariée,
Avec un marchand de velours.
Le premier soir de mes noces,
On m'a joué un vilain tour.

On n'était pas sitôt couchés,
Que l'alouette chanta le jour.
Elle me disait dans son langage :
Lève-toi, car il est jour.

Y a du monde à la boutique,
Qui veulent marchander le velours.
Que le diable emporte la boutique
Et tous les acheteux⁹⁵ de velours.

Les chevaux blancs chez mon père,
Ils sont bien mieux traités que moi.
Ils ont du foin et de l'avoine,
Un coup d'étrille⁹⁶ tous les jours.

Et moi qui suis jeune mariée,
Faut m'y lever avant le jour.

Avec cette chanson débute un thème de maumariés qui s'est répandu en France dès la fin du XV^e siècle⁹⁷. Des versions ont été re-

94. Coll. Massicotte, no 1439, MN.

95. Canadianisme signifiant acheteurs.

96. Voilà qui détermine davantage les origines françaises de la chanson. On étrille rarement les bêtes en Nouvelle-France, même si le Canadien s'est toujours montré fort orgueilleux de ses chevaux. Dès la mi-novembre 1676, il y a pourtant « deux estrilles » dans la grange de l'Hotel-Dieu de Montréal (Inventaire de l'hotel dieu. le 23^e. 9^{bre} 1676. Greffe de Bénigne Basset, minute no 1351, Archives judiciaires de Montréal).

97. Gaultier-Garguille, op. cit., 97-99.

cueillies en Bretagne, en Limousin⁹⁸, en Vendée et jusqu'aux environs de Metz. Sans trop savoir pourquoi, l'aventure est habituellement vécue par des femmes.

« Le marchand de velour » a dû nous parvenir avec des colons au XVIII^e siècle. Les paroles ne se sont pourtant jamais rattachées aux moeurs québécoises. Ici, point de marchands de velours proprement dit, même si des commerçants vendent de riches tissus importés de France. A moins qu'elles expriment le regret d'une fille qui aurait sacrifié l'amour à l'argent. Le marchand de velours est nécessairement riche, comparativement à ses confrères qui font le commerce des étoffes de moindre qualité. L'alouette, comme le dit Barbeau, serait une allusion à la farce traditionnelle de la nuit de noces. Une fois les mariés retirés dans la chambre nuptiale, nombre d'invités viennent rôder sous les fenêtres jusqu'au petit jour en imitant le cri de l'oiseau précité. Là encore, il s'agit d'une coutume qui n'est pas habituellement observée sur les bords du Saint-Laurent⁹⁹.

Une vingtaine de références au Québec : Bagot, Beauharnois (1917, Vincent-Ferrier de Repentigny, Saint-Timothée)¹⁰⁰, Berthier, Îles-de-la-Madeleine, Laviolette, Lotbinière, Montcalm, Napierville, Rimouski et Saint-Maurice.

E) *Retour du mari*

29. LE RETOUR DU MARI SOLDAT (trois enfants)

Alfred/1958

Antonio Servant/1959

Les voyageurs sont arrivés, oh ! gai, (bis)	Ah ! de l'argent, nous en avons guère.
Bien mal chaussés,	(bis)
Bien mal vêtus.	J'engagerai mon vieux chapeau,
Beau voyageur d'où viens-tu ?	Mon aviron, aussi mon canot.
Ah ! je reviens (bis)	Le voyageur se mit à table. (bis)
D'un beau pays oh ! gai (bis)	A table à boire et à chanter,
Jolie hôtesse as-tu du vin blanc ?	La jolie hôtesse ne fait que pleurer.
Beau voyageur as-tu de l'argent ?	

98. Rolland, *op. cit.*, 1 : 89-90.

99. Marius Barbeau, *Ancient French-Canadian Folk-Songs*, *op. cit.*, 28-29.

100. Coll. Massicotte, MN.

Mais qu'avez-vous, hôtesse à tant pleurer ? (bis)	J'ai tant reçu de fausses lettres, Que vous étiez mort et enterré, Et moi je me suis remariée.	(bis)
Est-ce v'tre vin que vous regrettez ? Moi je ne fais que rire et chanter.		
J'avais un mari dans les voyages, V'là bien sept ans qu'il est parti, Et oh ! je crois que vous êtes lui.	Je v'dirai bien, quelle qu'en soit la cause, Vous resterez, avec vos enfants, Moi j'irai r'joindre mes hivernants ¹⁰¹ .	(bis)
A taisez-vous méchante femme. Quand je suis parti, Je vous ai laissé deux enfants, En voilà quatre en ma présence.		(bis)

Que de surprises attendent un mari qui rentre au foyer après une longue campagne de sept ans. L'infidélité est un thème courant dans le folklore oral. Selon Doncieux¹⁰², cette chanson aurait été composée par des militaires du temps de Louis XIV. On la rencontre partout en France, notamment en Aunis, au Poitou, au Perche, en Savoie, en Bresse, en Lorraine, en Franche-Comté et en Bretagne où Choleau la relève à Saint-Brieuc¹⁰³.

La Rue en signale une première version au Québec en 1863¹⁰⁴. Ce chant a donné lieu à quelque deux cents références. Des variantes ont été recueillies dans Gaspé-Nord (Sainte-Anne-des-Monts), Charlevoix et Beauharnois. Chez nous, l'interprète à tôt fait de remplacer le soldat par le voyageur. En serait-il autrement au XIX^e siècle alors que les hommes pègrinent de longs mois dans les Hauts ? Rigaud, où est recueilli la présente version, reste le principal relais où s'arrêtent voyageurs et cajeux qui montent ou descendent la route outaouaise. La première cage, la Colombo, passera au même endroit dès l'été de 1806¹⁰⁵.

La présente variante a été chantée par Alfred Séguin en 1958. Il la tenait de son père, Barnabé, qui l'avait entendu interpréter par des voyageurs s'appêtant à monter dans leur canot après une courte halte au quai de Choisy (quelque quatre milles en aval de Rigaud).

101. Personne qui hiverne à un endroit. Compagnon avec qui on passe l'hiver. Ceux qui se rendent dans les Hauts, pour le compte de marchands ou de commerçants, signent un acte d'engagement devant notaire. Le départ a lieu en automne, et le signataire doit hiverner au poste pour n'en redescendre qu'au printemps avec les fourrures et effets de son employeur.

102. Doncieux, *op. cit.*, 412.

103. Jean Choleau, *op. cit.*, 161.

104. Hubert La Rue, *op. cit.*, 367-368.

105. Le Nord de l'Outaouais, *op. cit.*, 324.

30. LE RETOUR DU MARI SOLDAT (seconde noce)

Georges/1965

J'ai fait une maîtresse,
Trois jours, y a pas longtemps.
J'me suis amouraché d'elle,
Au point de l'épouser.
A son père et sa mère,
Je l'ai bien demandée.

Le premier soir des noces,
Vient un commandement (bis)
Pour être soldat.
Y a fallu prendre les armes,
S'en aller au combat.

Tous les gens de la noce,
Ils se mirent à pleurer.
Et toi petite compagne,
Ne pleure donc point tant.
Au retour du voyage,
Je r'viendrai promptement.

La campagne a été longue,
A bien duré sept ans.
Au bout de la septième,
Lorsque j'suis revenu.
La journée que j'arrive,
Ma femme elle se r'marie.

Tous les gens de la noce
M'invitent pour souper.
Et moi qui était bien aise,
J'me suis pas fait prier.
J'ai bien été m'asseoir
Après de la mariée.

Tous les gens de la noce,
Se trouvent bien insultés.
Ils m'ont dit mon gendarme,
N'approchez-vous point tant.
La nouvelle mariée (bis)
Ne vous appartient pas. (bis)
Ah ! oui, c'est mon mari,
Ah ! j'ai le coeur réjoui.

Qu'on m'apporte ma coiffe (bis)
Et ma rose bénie (bis)
Ah ! oui c'est mon mari,
Ah ! j'ai le coeur réjoui.
Où sont mes anneaux d'or,
Mes bagues et mes diamants,
Que je vous ai laissés,
Il y a ce soir sept ans.

Ils sont en haut dedans ma chambre,
Au chevet de mon lit.
Espérez un instant,
Je vais aller les « crir »^{106.}
Met la main dans sa poche,
Tirant mille francs.
Voilà la récompense du nouveau marié,
Que j'ai à lui donner
Pour l'avoir demandée.

Toute cette narration nous plonge en plein XVIII^e siècle. « La campagne a été longue, a bien duré sept ans » s'écrie le mari revenant de guerre. Chose courante dans notre répertoire folklorique, puisque le héros de maintes chansons s'absente ordinairement durant sept années bien comptées.

Voilà qui nous ramène à la guerre de Sept ans, laquelle se termine par la cession du Canada à l'Angleterre en 1763. L'histoire aurait-elle inspiré nos chansonniers ?

106. Français archaïque signifiant chercher, quérir. Couramment employé au Québec, il y a quelques décennies (Georges Musset, *Glossaire*, 11 : 302).

Quoi qu'il en soit, la chanson est connue en France, notamment au Berry¹⁰⁷, en Bourgogne, en Bretagne¹⁰⁸, en Champagne, en Guyenne¹⁰⁹, au Poitou et en Vendée.

On en relève près de cent-cinquante références au Québec, principalement dans les comtés de Bagot, Beauce, Beauharnois, Berthier, Bonaventure, Charlevoix, Chicoutimi, Gaspé-Nord (Anse-Pleureuse, Cap-Chat et Saint-Joachim-de-Tourelle), Iles-de-la-Madeleine, Jonquière, Lac Saint-Jean, Laprairie, Montmorency, Rivière-du-Loup (île Verte) et Témiscouata.

31. LE RETOUR DU SOLDAT

Georges/1966

Ce sont les garçons de par chez nous, (bis)	La belle oh ! faites-moi un bouquet. (bis)
Quand ils ont bu, ils sont bien saouls.	Qu'il soit de roses ou bien d'oeillets, (bis)
(bis)	Qu'il soit de roses, fleuries de roses,
Ils s'engagent pour la guerre,	Sur le rosier fleurient les roses.
Sans dire adieu à leur maîtresse.	
Quand la guerre fut finie, (bis)	J'ai bien marché sur le pavé,
Chacun s'en retourna chez lui. (bis)	Sur le pavé, j'ai bien marché.
Bonsoir, mon père aussi ma mère,	Les baïonnettes à mes côtés. (bis)
Ah ! dites-moi donc où est ma chère.	Le fusil sur l'épaule,
	Si j'fais l'amour c'est pour les autres.
Elle est en haut dedans sa chambre. (bis)	
Sur son lit elle se repose,	
Dans sa main blanche elle a une rose.	

Cette chanson fait partie de la littérature orale de l'Alsace¹¹⁰, des Alpes françaises¹¹¹, du Berry et de la Franche-Comté.

Elle n'a jamais été publiée au Québec où elle semble peu connue. Environ vingt-cinq références : Champlain (1921, Henri Cyr, Ste-Genève-de-Batiscan)¹¹², Gaspé-Nord (Percé), Iles-de-la-Madeleine, Kamouraska (1917, Joseph Rousselle, Saint-André)¹¹³, Mégantic, Montmorency, Portneuf (1918, mademoiselle Clara Papillon, Les Ecureuils)¹¹⁴ et Saint-Maurice.

Deux ou trois variantes ont été recueillies en Acadie.

107. Chevais, *op. cit.*, 144.

108. François Marquis, *Le retour du soldat*, RTP, vol. 12, no 11, novembre 1897, pp. 613-614.

109. Daynard, *op. cit.*, 203-204.

110. Weckerlin, *op. cit.*, 11 : 228-230.

111. Tiersot, *op. cit.*, 394-396.

112. Coll. Massicotte, no 3111, MN.

113. *Ibid.*, no 1168.

114. Coll. Archange Godbout, no 170, MN.

III. — CHANTS BACHIQUES

A) *Beuveries et ripailles*

32. IVROGNE, A QUOI ÇA SERT-IL DE TANT BOIRE ?

Alfred/1958

Barnabé/1958

A quoi ça sert-il de tant plaire ?
 A quoi ça sert de tant aimer ?
 Voilà mon camarade à terre,
 Il a la vie toute étirée¹¹⁵.
 Ah ! il est mort, le pauvre corps,
 Pour le réveiller, trinquons à mi-verre.
 Corps mort, dors-tu ?
 T'en iras-tu sans prendre un coup ?
 T'en iras-tu sans boire ?

Mais tu t'en vas dans l'autre monde,
 Dans ce pays-là point de cabaret.
 Il n'y aura ni blondes, ni brunes
 Pour te verser du vin clair¹¹⁶.
 Ah ! il est mort, le pauvre corps,
 Pour le réveiller, trinquons à mi-verre.
 Corps mort, dors-tu ?
 T'en iras-tu sans prendre un coup ?
 T'en iras-tu sans boire ?

Médecin, oh ! médecine,
 Venez donc lui tâter le pouls.
 Vous verrez bien à sa mine,
 S'il est mort ou s'il est saoul.
 Ah ! il est mort, le pauvre corps,
 Pour le réveiller, trinquons à mi-verre.
 Corps mort, dors-tu ?
 T'en iras-tu sans prendre un coup ?
 S'il est mort ou s'il est saoul.
 Ah ! il est mort, le pauvre corps,

D'aucuns trouveront qu'il est de mauvais goût de questionner un présumé cadavre sur son état et ses intentions. Tel ne serait pas le cas au XVII^e siècle, alors que les mœurs populaires s'accommodent à ces simulacres de cérémonies funèbres. Veut-on un exemple ? Écoutons le scribe Bourguine narrer ce qui se passe à Montréal, un jour de janvier 1689, en la maison du marchand Boudor. Le maître de céans et quelques amis, dont mesdames et mesdemoiselles d'Ailleboust et de la Valtrie, vont recourir à une plaisanterie douteuse pour passer le temps. A cet effet, Boudor sert de fortes rasades à son commis. Laissons l'officier de justice raconter la suite de cet esclandre :

115. On chante pareillement « égarée » au lieu d'« étirée ».

116. L'adjectif signifie du « vin rouge paillet » (Furetière, édition 1701, 1). Paillet est « une épithète qu'on donne particulièrement au vin, & aux liqueurs qui devroient être rouges, & qui sont néanmoins pâles & claires » (*Ibid.*, 111).

"Il (le sieur Boudor) auroit dont pris Soudict Commis en Cet estat d'yvresse, mis Sur un boyard pour Servir de Bierre, un Linceuil pour Lensevellir Une Couverte par dessus pour drapt mortuaire six bouteilles autour des Chandelles allumées dedant au lieu de Chandelliers et Luminaire, Une Croix de bois Sur Ledit Commis yvre, Un seau plain d'eau pour eau béniste, et Une bouteille pleine de vin pour ensensoir, et avec Cet appareil et Equipage Ledit Boudor et plusieurs assistants auroient Chanté Le libera et autres Saintes prières de l'Eglise en mosquerie et derizion de notre Sainte Religion".

(Le procureur fiscal vs Boudor, 19 février 1689, Registre du bailiage de Montréal, AJM).

Blavignac relève cette chanson aux environs de Genève en Suisse¹¹⁷. On n'en a recueilli qu'une douzaine de versions au Québec, notamment à l'Anse-aux-Gascons, Paspébiac, Port-Daniel, Rivière-au-Renard, Cap-Chat et Saint-Joachim-de-Tourelle¹¹⁸. Robert Choquette en a publié le refrain¹¹⁹. Toutes les variantes de ce chant folklorique proviendraient de la Gaspésie, sauf celle de Rigaud. Il est curieux qu'on en trouve nulle part ailleurs. Comment la chanson a-t-elle pu passer de Rivière-au-Renard à Rigaud sans s'arrêter dans les nombreuses régions qui séparent ces deux localités, situées chacune à une extrémité du Québec ?

33. IVROGNE, ME VOILA TOUT REJOUI

Georges/1966

J'ai du plaisir,
Moi-z-aujourd'hui.
D'être à la table,
De mes amis.
On boit, on rit, on chante.
C'est la bouteille qui réjouit,
Que la vie est charmante.

C'est la bouteille qui réjouit,
Et qui nous donne du plaisir.
Ce bon jus qu'elle nous donne,
Qui réjouit tous les garçons
Qui entêtent les hommes.

117. Blavignac, *L'empire genevois*, op. cit., 27.

118. Coll. Carmen Roy, no 5522, Musée national du Canada.

119. Robert Choquette, *La Pension Leblanc*, 180.

Si vous voulez être honorés,
C'est de vous mettre à « cantigner »¹²⁰.
Je vous le jure et proteste,
Y en a qui aiment mieux
Boire et chanter
Que d'aller à la messe.

Si tout cela pouvait durer,
On n'aurait pas à travailler.
On vivrait à notre aise,
On s'y croirait,
Bien plus heureux
Que les anges dans leur gloire.

Mais tout cela
Ne dure pas.
Voilà ma bouteille
Qui s'en va.
Et quand elle sera vide,
Ah ! du plaisir, la compagnie
Tout y restera triste.

Quelques variantes de cette chanson indiquent qu'elle est connue de la frontière ontarienne aux confins de la Gaspésie. Laforte la mentionne dans son *Catalogue* (209).

Léon Collins, Saint-Joachim-de-Tourelle.

Coll. Carmen Roy, numéro 5524, MN.

Vincent-Ferrier de Repentigny, Saint-Timothée, comté Beauhar-
nois (Marguerite et Raoul d'Harcourt, 343).

34. LES TROIS CAPITAINES A L'AUBERGE

Alfred/1966

C'est à boire, à boire mesdames,
C'est à boire qu'il nous faut.

Nous étions trois capitaines,
Tous les trois du même escot¹²¹.
Nous rentrons dans une taverne,
C'était pour boire du vin nouveau.

On en demande qu'un p'tit verre,
Nous en apporte un grand pot.
Quand est v'nu le temps de payer,
Nous n'avions qu'un faux écot.

La maîtresse de l'auberge
A dit moi je prends les capots.
La servante par en arrière :
Les culottes, puis les chapeaux.

Nous voilà donc tous en chemise,
Et à cheval sur un tonneau.
Il faisait un vent du nord,
On avait l'air de p'tits oiseaux.

Il faisait un vent du nord,
On avait l'air de p'tits oiseaux.
Trois p'tits oiseaux sur une branche
Ne mènent pas plus de train qu'un gros.

120. Pour cancaner, dans le sens de parler bruyamment et sans raison (Bescherelle, 1 : 527).

121. L'appellation est courante dans la région montréalaise au XVII^e siècle. Le 30 septembre 1684, l'aubergiste Vincent Dugas comparait devant le tribunal du bailliage sous l'accusation d'avoir gardé « ches luy trois differents escotz pendant quon disoit La messe parlie en cette ville... » (Substitut du bailliage vs Vincent Dugas. 30 septembre 1684. Registre du Bailliage, AJM). D'autre part, Furetière précise en 1701 : « Escot, se dit aussi par les Cabaretiers, des tables de ceux qui mangent ensemble. Il y a trois écots dans cette chambre, & tant dans cet autre » (*Ibid.*, 11).

Les capitaines étant "du même escot", leur aventure a fort bien pu se dérouler au XVII^e siècle, comme l'indique la présente note explicative. Cette chanson a dû nous parvenir tôt de France, même si nous n'en connaissons que peu de versions. Gagnon (189) et Laforte (367) l'ont néanmoins signalée.

B) *Semonces à l'ivrogne*

35. AU CABARET

Barnabé/1958

Le lendemain que j'me suis marié, (bis)
Ma femme a voulu me battre. (bis)
Au cabaret j'me suis en allé,
Trouver mes amis pour boire,
Trouver mes amis pour boire.

« Mes chers amis, ne buvons pas tant,
Car je vois venir ma femme.
Elle est là-bas, de sur ces côtes.
Je l'entends déjà qui gronde,
Je l'entends déjà qui gronde. »

Bien promptement, elle vient au cabaret :
« Sors d'ici, ivrogne du diable ».
Du cabaret, ah !, oui, j'en sortirai,
Quand j'aurai fini de boire,
Quand j'aurai fini de boire.

Mari sans coeur, ah ! si tu continues
Tu feras périr ta famille.
Un pied chaussé, et puis l'autre nu,
File à la maison, ivrogne !
File à la maison, ivrogne.

Ce présent texte est-il français ou québécois ? En tout cas, nul ne saurait en imposer à pareille femme qui accueille le mari ivrogne à coups de gourdin, deux jours seulement après les noces. « Cette chanson bien française, de dire Barbeau (*Romancero*, 244), ne s'est peut-être conservée qu'au Canada, quoique le cabaret ne soit pas une institution laurentienne ». Nous différons d'opinion sur ce dernier point. Au Québec, veillées et réunions familiales sont des coutumes plus récentes qu'on le croit généralement. Le peuple s'amuse de préférence au cabaret jusqu'au début du XVIII^e siècle. Les lointaines pègrinations et l'excédent numérique des hommes sur les femmes sont autant de facteurs qui incitent les gens à se divertir loin du foyer. La soirée du « bon vieux temps », telle que nous l'entendons, ne se généralise qu'au milieu du XVIII^e siècle, après l'arrivée des compagnies de Montcalm.

Quelque sept ou huit versions de la présente chanson ont été recueillies à travers le Québec par Lambert, Barbeau et Massicotte.

- 1918 — Mademoiselle Adéline Langlois, Port-Daniel, comté Bonaventure (Coll. Barbeau).
- " — Madame Magloire Savard, Saint-Joachim-de-Tourelle (Coll. Barbeau).
- " — François Saint-Laurent, Saint-Joachim-de-Tourelle (Coll. Barbeau).

- " — Vincent-Ferrier de Repentigny, Saint-Timothée, comté Beauharnois (Coll. Massicotte).
- 1920 — C.-E. Gosselin, Portneuf, comté Portneuf (Coll. Massicotte).
- 1925 — H. Gélneau, Arthabaska, comté Arthabaska (Coll. Lambert).
- 1927 — Madame Léliose Chatel, Valleyfield, comté Beauharnois (Coll. Massicotte).

36. LE VIN FAIT PERDRE MES AMOURS

Barnabé/1958

Ma maîtresse a du chagrin, (bis)
 Elle dit qu'on boit tout son vin. (bis)
 On boit à la santé,
 De la commune, mune, mune, mune.
 On boit à la santé,
 De la communauté.

Vous autres les jeunes gens,
 Qui élevez des enfants.
 Tachez des élever
 Un peu commune, mune, mune, mune,
 Tachez des élever,
 Un peu communément.

Elle avait un petit oiseau,
 Qu'il était joli,
 Ah! oui qu'il était beau.
 Elle n'a pas su le conserver,
 Le minou¹²² lui a enlevé

On boit à la santé,
 De la commune, mune, mune, mune.
 On boit à la santé,
 De la communauté.

Mais s'il va de gros chats chez vous,
 Chassez-les tous,
 Surtout les gros marcoux¹²³,
 Car si vous ne les chassez pas,
 Le minou les enlèvera.

Provost en a publié une première version en 1907¹²⁴. La pièce folklorique est peu chantée au Québec où on n'en relève que quatorze références. Vincent-Ferrier de Repentigny l'a interprétée en 1917¹²⁵. Les autres variantes ont été recueillies à Berthier, Charlesbourg, l'Ancienne-Lorette, Québec, Rouville et Shawinigan.

122. Chat en langue populaire de l'Anjou et du Hainaut (*Glossaire*, 456).

123. Chat mâle : Anjou, Bretagne, Champagne, Maine et Normandie (*Ibid.*, 442).

124. P.-E. Provost, *op cit.*, 45.

125. Coll. Massicotte.

37. HIER AU SOIR

Alfred/1965

Georges/1966

Ah ! j'aime à boire,
 Je m'en fais gloire,
 Je veux tout dépenser mes biens.
 Ah ! j'ai souvent le cœur volage, (bis)
 Je prends le temps comme ça vient. (bis)

Hier au soir,
 J'étais à boire,
 Avec plusieurs de mes compagnons.
 Ce sont tous des gens de ma sorte;
 Ils s'enivrent à la boisson.

Ma mère m'y gronde,
 Quand je sors,
 Et elle me traite de libertin.
 Et elle dit que je suis dans le monde,
 Pour lui causer du chagrin.

Lorsqu'on m'y parle du mariage,
 Tout cela ne me dit rien.
 Ce sont ces enfants en bas âge,
 Ah ! qui souvent vous demandent du pain.

Mon père m'a donné mon héritage,
 Mon héritage et tous mes biens.
 C'est la boisson qu'en est la cause,
 Et aujourd'hui je n'ai plus rien.

Voilà qu'un fils passe outre la consigne maternelle pour dilapider l'héritage familial au cabaret. Ce n'est pourtant pas la première fois qu'on déplore une aussi triste histoire. D'où vient la présente complainte ? Probablement d'un chansonnier du XIX^e siècle. Nous n'en connaissons malheureusement pas d'autres variantes.

C) Conséquences de l'intempérance

38. L'ENFANT SANS-SOUCI

Georges/1966

Je suis né en¹²⁶. automne,
 A la porte d'un cabaret.
 Ils m'ont baptisé du jus de la tonne,
 Ils m'ont appelé « enfant Sans-Souci ».

Et à quinze ans, ils m'ont mis à l'école;
 Mis à l'école des enfants baptisés.

Et à vingt ans, j'avais une maîtresse,
 Je l'ai perdue, je n'peux la retrouver.
 Elle me disait souvent, que j'avais la rougeole.
 Mais ce n'était que du jus de tonneau.

126. L'informateur dit indistinctement « en automne » ou « dans l'automne ».

Et à trente ans, je me suis engagé;
Je me suis engagé à vider les bouteilles.
Mais pour la vertu,
J'ai toujours bien vécu.

Et à quarante ans, mes enfants m'y demandent
À partager mon bien avec le leur.
Oh ! je leur fais réponse :
« J'ai point de partage à faire ».
Les cabaretiers ont été mes héritiers.

Et à cinquante ans, sur le bord de ma fosse,
J'ai bien vécu avec tous mes amis.
Je veux qu'après ma mort,
Qu'on m'y mène en carosse.
Car dans (sic) mon vivant,
J'en ai point eu le temps.

L'enfant, né de parents ivrognes, traîne sa triste hérédité à tous les âges de la vie. Même que la fatalité le guette dès son arrivée au monde. Quoi de moins prometteur que de voir une première fois le jour en automne, « à la porte d'un cabaret ». Dans un pays froid comme le Québec, l'automne est d'autant plus triste qu'il présage l'hiver avec tout son cortège de neige et de vent. Victime du destin, l'"enfant Sans-Souci" mène une vie déréglée qui le conduira au tombeau dès la cinquantaine.

En France, le chant est principalement connu au Berry, en Dauphiné, en Franche-Comté¹²⁷, dans les Hautes-Alpes et en Vendée.

Quelque quarante-cinq références au Québec : Bagot (Ferdinat Daignault, d'Acton-Vale, 31 octobre 1959), Beauce, Beauharnois (Mme Léliose Chatel, veuve Boyer. Coll. Massicotte, no. 323), Champlain, Charlevoix, Dorchester, Gaspé-Nord, Laviolette, Napierville, Saint-Maurice et Trois-Rivières.

127. Charles Banquier, *op. cit.*, 193-194.

39. LA FEMME DU ROULIER

Georges/1965

Triste Fontaine,
C'est la femme d'un ivrogne.
Mais elle s'en va,
De taverne en taverne,
Chercher mon mari
Avec une lanterne.

« Bonsoir hôtesse,
Mon mari est-il ici » ?
« Montez en haut (sic),
Dans la plus haute chambre.
Vous le trouverez
Dans ses grandes réjouissances ».

« Bonsoir ivrogne,
Pilier du cabaret.
Que fais-tu donc là,
À cette table ronde ?
Dépenser ton argent,
Tandis que tes enfants grondent ».

« Pourquoi ma femme ?
Pourquoi dis-tu cela ?
J'ai encore dans ma poche,
Une bouteille ronde.
Mais je ne crois rien,
Que personne ne me gronde ».

Cette pauvre femme,
De là s'en va *pleurante*.
Ah ! mes chers enfants,
Ayez soin de votre mère.
Car je le vois bien,
Vous n'avez plus de père.

« Pourquoi ma mère ?
Pourquoi dis-tu cela ?
Nous savons pourtant
Que nous avons un père.
S'il est débauché,
Nous savons quoi y faire ».

L'aventure de cette pauvre femme, cherchant, nuitamment, un mari de taverne en taverne, se termine de façon peu orthodoxe. Les enfants donnent raison au père libertin qui abandonne femme et famille pour les alcôves du cabaret. Voilà qu'on s'écarte de la morale conventionnelle. Nouvelle preuve que la chanson folklorique reste un des rares moyens de libre expression à une époque profondément marquée d'un riogisme exagéré.

La chanson est couramment interprétée au Berry, en Bretagne, en Champagne¹²⁸, en Franche-Comté, en Guyenne, en Orléanais, au Poitou, en Vendée et en Saintonge. Colette Renard l'a inscrite à son répertoire de *Chansons gaillardes*. La célèbre fantaisiste l'a même chantée, un jour que l'auteur du présent ouvrage se trouvait à la Place-du-Tertre pour assister à la traditionnelle fête des Vendanges. Quelques mois auparavant, une version avait été recueillie au rang Saint-Georges, à Rigaud. Preuve que la chanson folklorique ne s'embarrasse pas des distances.

128. Andrieu, *op. cit.*, 91-92.

Environ soixante références au Québec : Beauharnois, Berthier, Bonaventure, Champlain, Chicoutimi, Gaspé-Nord (François Saint-Laurent, de Sainte-Anne-des-Monts)¹²⁹, île d'Orléans, îles de la Madeleine, Kamouraska, Lévis, Montmorency, Québec et Témiscouata.

40. LE COU DE MA BOUTEILLE

Alfred/1966

Le matin quand je m'y lève,
Je mets la main sur le cou,
Sur le cou de ma bouteille.
Je lui fait faire un p'tit glou-glou.
Ma femme m'injure et elle tempête,
Quand je veux la caresser.
Mais elle adore faire la maîtresse,
Je ne puis l'en empêcher.

Ah ! ma femme si tu l'ignores,
J'abandonnerai mon logis.
Je m'en irai à la cave,
Là j'y dresserai mon lit.
Le tonneau sera ma table,
Où j'y prendrai mes repas.
Et ma charmante bouteille,
Ne m'abandonnera pas.

Ah ! s'il arrive que je meure,
Dans la cave on m'entertera.
Avec les deux pieds à la muraille,
La tête sous un baril de vin.
Car si la tonne se débouche,
J'en boirai à mon loisir.
S'il en tombe quelques gouttes,
Ce sera pour me rafraîchir.

A vous ferai brûler pour cierges,
Quatre cents bouteilles de vin clairet¹³⁰.
Et vous ferez sonner pour cloches,
Tous les verres du cabaret.
Quatre de mes amis ivrognes,
Porteront les coins du drap¹³¹.
Le restant de mes ivrognes,
Chantera mon Libera.

La prose du *Cou de ma bouteille* s'apparent sensiblement à celle des *Chevaliers de la table ronde*. Elle est connue en France dès 1658¹³².

La chanson a tôt fait de gagner la Nouvelle-France où elle n'a pourtant jamais été publiée par la suite. Quelque soixante-dix références : Bagot, Beauce, Beauharnois, Bellechasse, Berthier, Bonaven-

129. Marguerite et Raoul D'Harcourt, op. cit., 349.

130. Pour rouge pâle (Furetière, 1).

131. En Nouvelle-France comme partout en Europe, il était d'usage, du moins jusqu'au premier quart du XVIII^e siècle, de mettre les corps sur un drap pour les porter en terre. Le 22 février 1703, le tabellion Adhémar procède à l'inventaire des biens du Montréalais Le Gay, décédé quelques temps plus tôt. L'officier de justice consigne soigneusement tout ce qu'il voit et entend. Retenons ce passage :

« DeClare Led s^r Du Verné Tuteur susd que Le bedeau Luy a Rendu au Jourdhuy trois Nappes de toille de Chambre a demy usées quon avoit prises pour porter Le Corpz de Lad deffunte En terre, Lesquelles Led s^r Lepaillieur avoit Estimées Après Les avoir vue & visites A la somme de 3 L 15 S. (Inventaire des biens de M^r Le Gay & deffunte dam^{lle} Dizis sa femme, 22^e Fevrier 1703 & Jours suivans. Greffe d'Anthoine Adhémar, minute no 6398, AJM)

132. Nouveau recueil de chansons et airs de cour pour se divertir agréablement, 1658 : 134-135.

ture, Champlain, Charlevoix, Châteauguay, Dorchester, Gaspé-Nord (Saint-Joachim-de-Tourelle, Cap-Chat et Rivière-Madeleine), Îles-de-la-Madeleine, Kamouraska, Lévis, Lotbinière, Montmorency (Sainte-Famille, île d'Orléans), Nicolet, Rimouski, Rivière-du-Loup, Saguenay, Saint-Maurice, Témiscouata et Terrebonne.

IV. — US ET COUTUMES

A) *Chansons anecdotiques*

41. LE PETIT COTILLON BLANC

Alfred/1966

J'aime mon p'tit flocon,
Ma mère !
Quand il y a du rhum dedans,
Maman !

Mon père et p'is ma mère,
N'avaient que moi d'enfant,
Maman !
Ils m'ont t'y pas fait faire,
Un p'tit cotillon¹³³. blanc,
Maman !

Qui était trop long devant,
Et trop court par derrière,
Maman !
Ah ! j'ai pris les ciseaux,
Et j'ai coupé l'devant,
Maman !

Avec les « rognures »¹³⁴,
J'me suis fait faire des gants,
Maman !
Et en allant aux vêpres¹³⁵,
Ah ! j'ai perdu mes gants,
Maman !

Papa qui v'nait derrière,
A bien trouvé des gants,
Maman !
Il les a bien trouvés,
Dans les mains de mon amant,
Maman !

Il a pris une hart,
Il m'a battue longtemps,
Maman !
Se faire battre sur la tête,
Ça nous rend innocent,
Maman !

Quelle aventure pour de simples gants prêtés à un soupirant plus timide qu'entrepreneur. Cette chanson, fort connue au Québec, remonte-t-elle à la Nouvelle-France ? Dans l'affirmative, elle a toutefois subi des modifications au cours des ans. Telle la présence du rhum qui ne date tout au plus que de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

133. L'appellation désigne une petite jupe ou un jupon de tissu grossier que portent les paysannes (Furetière, 1). De là l'expression : « courir les cotillons » pour « courir les jupons ».

134. Ce qui a été retranché ou rogné de quelque chose.

135. Les vêpres ont lieu durant l'après-midi. Au XVII^e siècle, le seul fait de s'en absenter sans raison suffisante constitue un délit grave relevant du bras séculier. A l'automne de 1670, le sieur Abraham Bouat, aubertiste de Ville-Marie, est mis à l'amende pour avoir permis à des clients de jouer au billard dans son établissement « le lendemain de pasque pandit. Les Vespres dudit Jour » (Registre du bailliage, 1670, AJM).

A tout évènement, ce chant folklorique est connu en Europe francophone, notamment en Belgique, aux environs de Liège¹³⁶, et en France, plus précisément dans la région de Metz.¹³⁷

Une des plus anciennes versions pour l'Acadie et le Québec a été trouvée dans la collection Ermatinger (1797-1876)¹³⁸. Une soixantaine de références au Québec : Beauharnois, Bonaventure, Champlain, Charlevoix, Lévis, Montmorency, Napierville, Nicolet et Trois-Rivières.

42. PIERRE-NICOLAS

Antonio Servant/1958

P'is j'ai c'épaule,
Qui m'branle, qui m'branle,
P'is l'autre qui m'branle pas.

Où viens-tu Pierre-Nicolas ? (bis)
Ah ! je reviens du Haut-Canada¹³⁹.

Mais qu'as-tu été faire par là ? (bis)
J'ai été chercher ma femme
P'is mon gros chat

J'ai été chercher ma femme
P'is mon gros chat,
Et douze « torquettes »¹⁴⁰ de tabac.

Mais à qui vas-tu donner ça ? (bis)
Je donnerai ça
A la femme à Thomas.

Mais tu sais bien (bis)
Qu'elle ne fume pas (bis)
Si elle ne le fume pas,
Elle le chiquera.

Tabac, « torquette » et Haut-Canada témoignent des sources purement québécoises de cette composition folklorique, particulièrement en vogue chez les étudiants de la région du Québec vers le milieu du XIXe siècle (Supplément au chansonnier des collèges, Québec, 1854, p. 75). Laforte (312) l'a pareillement cataloguée.

136. Recueil de Cramignons, *op. cit.*, no 4 : 54.

137. Puymaigre, *op. cit.*, 11 : 73.

138. Marius Barbeau, « The Ermatinger Collection of Voyageurs Song » (Ca. 1830), dans *Journal of American Folklore*, Canadian Number, Vol. 67, no 624, April-June 1954, 158.

139. Rigaud, où furent recueillies ces paroles, étant situé à quelque deux ou trois milles de la frontière ontarienne, les rapports et les voyages entre le Bas-Canada et le Haut-Canada sont fréquents au siècle dernier. Cette mention de « Haut-Canada » est un apport régional à la chanson.

140. Feuilles de tabac filées, mises en rouleau (*Glossaire*, 669). Originellement, torquette signifie « certaine quantité de marée entortillée dans de la paille » (*Furetière*, 1701, 111).

43. LE PETIT SAUVAGE

Barnabé/1958

Toumanangat alahatta watta ouichta,
Managat alhatta wichta, ha !
Dans l'trou tu iras mon gars.

Ah ! c'est un p'tit sauvage,
Tout noir tout barbouillé.
Ouichté !

S'en va à la rivière,
C'était pour s'y baigner.
Ouichté !

Dès sa première plonge,
A manqué de s'y noyer.
Ouichté !

Dès sa deuxième plonge,
Le sauvage s'y noya.
Ouichka !

Qui portera le deuil ?
Ce sera monsieur le curé.
Ouichté !

Avec sa grand'robe noire
Et son bonnet carré.
Ouichté !

Quatre vieilles sauvagesses,
Porteront les coins du drap.
Ouichka !

Est marqué sur sa tombe,
Que la belle se maria.
Ouichka !

Avec un vieux sauvage,
Plus noir que celui-là.
Ouichka !

Pour une fois, voilà une prose lyrique d'inspiration authentiquement québécoise. On en relève quelques variantes en Acadie. Le refrain, en grande partie, se compose d'onomatopées imitant le langage de l'autchtone. « Le petit sauvage » se chante de la frontière ontarienne aux confins de la Gaspésie. L'auteur en a d'abord appris les paroles de son grand'père maternel, Amédée Séguin, de Rigaud. Elles lui furent récemment interprétées par Séverin Langlois, un pêcheur de Canne-de-Roche, près Percé. Preuve que cette chanson fait partie de tous les répertoires régionaux du Québec.

Le petit sauvage a été publié par Gagnon vers 1865¹⁴¹, puis par Massicotte en 1920¹⁴². Quelque soixante-quinze références : Berthier, Bonaventure, Champlain, Charlevoix, Dorchester, Drummond, Gaspé-Nord (Saint-Joachim-de-Tourelle), Gaspé-Sud (Percé), Iles-de-la-Madeleine, Jonquière, Lac-Saint-Jean, L'Islet, Maskinongé, Montmorency (Saint-François, île d'Orléans), Nicolet, Rivière-du-Loup (île Verte), Roberval, Saint-Maurice, Témiscouata et Terrebonne (1920, Joseph Tison, Saint-Jérôme)¹⁴³.

141. Ernest Gagnon, *op. cit.*, 124.

142. *Mémoires de la Société royale du Canada*, 2e série, vol. 2, section 2, 110.

143. *Veillées du bon vieux temps*, *op. cit.*, 24.

44. LES ANIMAUX VONT AU MARCHÉ

Alfred/1965

C'était une pauvre vieille,
S'en allant au marché.
Portant dessous son bras,
Les oeufs dans son panier.
Les oeufs s'en vont tout en roulant,
La vieille s'en va tout en boitant.
Va vite ma vieille,
Comme à l'âge de quinze ans.

C'était une pauvre vieille,
S'en allant au marché,
Portant dessous son bras,
Des poules dans son panier.
Les poules s'en vont en « carcassant »¹⁴⁴,
La vieille s'en va tout en boitant.
Va vite ma vieille,
Comme à l'âge de quinze ans.

C'était une pauvre vieille,
S'en allant au marché.
Portant dessous son bras,
Des filles dans son panier.
Les filles s'en vont en chantant,
Les oeufs s'en vont tout en roulant,
Les poules s'en vont en « carcassant »,
La vieille s'en va tout en boitant.
Va vite ma vieille,
Comme à l'âge de quinze ans.

C'était une pauvre vieille,
S'en allant au marché.
Portant dessous son bras,
Des garçons dans son panier.
Les garçons s'en vont tout en dansant,
Les oeufs s'en vont tout en roulant,
Les poules s'en vont en « carcassant »,
Les filles s'en vont tout en chantant,
La vieille s'en va tout en boitant.
Va vite ma vieille,
Comme à l'âge de quinze ans.

On relève cette chanson dans le répertoire populaire de la Champagne, de la Guyenne, des Landes, du Nivernais et de la Saintonge¹⁴⁵.

Quelque quatre-vingts références au Québec : Berthier, Bonaventure, Champlain, Charlevoix, Napierville, Rimouski et Sherbrooke.

Une version de ce chant, recueillie par J.-A. Lavallée, a fait le sujet d'une étude publiée par Massicotte. C'est vers 1865 que Lavallée avait appris ces paroles de D. Lambert, de Saint-Norbert, comté Berthier¹⁴⁶. Mademoiselle Bernadette Desgagné, de Saint-Louis, île aux Coudres, les a pareillement interprétées au mois d'août 1953¹⁴⁷. Enfin, une version a été publiée par M. Hamel, au début du siècle¹⁴⁸, et une autre par Massicotte, en 1921¹⁴⁹.

144. Pour glousser, coasser, caqueter. « En Saintonge, le mot s'emploie pour indiquer les chants que font les poules qui viennent de pondre, et qu'il ne faut pas confondre avec le gloussement » (Cf. Georges Musset, *Glossaire*, etc., 11 : 40-41).

145. Guilcher, *op. cit.*, 42-43.

146. E.-Z. Massicotte, *Bulletin des recherches historiques*, vol XXXVII, Lévis, septembre 1931, no 9, p. 539.

147. Russell Scott Young, *op. cit.*, 96.

148. Mgr Hamel (1850-1908), *Annales musicales du Petit-Cap*, AJQ, no 3, pp. 96-97.

149. Edouard-Zotique Massicotte, *Almanach de la langue française*, Montréal, 1921, pp. 94-96.

46. AH ! LES MOUCHES NOUS PIQUENT

Georges/1966

Puis, je pars demain,
Madeli-lon-lire,
Puis lundi on s'en vient.

Ah ! les mouches nous piquent,
Et nous n'entendons rien, rien.
Je rentre dans une église,
You, you, you.
Là, où il y avait rien, rien, rien.

Je monte sur un banc,
You, you, you.
C'était pour voir plus loin,
Rien, rien, rien.

J'aperçois là-bas,
You, you, you.
Trois aimables catins¹⁵⁰,
Rien, rien, rien.

Qui confessait là-bas ?
You, you, you.
Les aimables catins,
Rien, rien rien.

Je commence par la plus jeune,
You, you, you.
Parce qu'elle restait plus loin,
Rien, rien, rien.

Et elle dit aux deux autres :
« You, you, you.
Vous reviendrez demain,
Rien, rien, rien ».

On ira aux noisettes,
You, you, you.
Pour y boire du vin,
Rien, rien, rien.

A la santé de ces filles,
You, you, you.
Ces aimables catins,
Rien, rien, rien.

La chanson est fort connue au Québec (plus de cent-vingt références) où elle a d'abord été recueillie par Ermatinger¹⁵¹ et Gagnon¹⁵². Des versions ont particulièrement été interprétées par madame Célestin Thomassin, de Sainte-Brigitte-de-Laval¹⁵³, et par monsieur Adélard Rousseau, de Saint-Pierre, île d'Orléans¹⁵⁴.

150. Femmes ou filles de mauvaises mœurs (Bescherelle, 1 : 556).

151. Marius Barbeau, « The Ermatinger Collection of Voyagers Songs », Ca. 1830, dans *Journal of American Folklore*, Canadian Number, vol. 67, April-June 1954, p. 153.

152. Ernest Gagnon, *op. cit.*, 189.

153. Sr Marie-Ursule, *op. cit.*, 327.

154. Russell Scott Young, *op. cit.*, 24.

47. TROIS CAVALIERS FORT BIEN MONTES

Barnabé/1958

Mets ton pied, mets ton là,
Mets ton pied sur le mien,
Mais prends garde de tomber.
Voilà du vin qu'est à mon aise;
Voilà du vin qu'est à mon gré.

M'en revenant de Saint-André
(pour Vendée),
Voilà du vin qu'est à mon gré.
Dans mon chemin j'ai rencontré,
Mets ton pied...

Un homme à cheval et l'autre à pied,
Voilà du vin qu'est à mon gré.
Celui a pied m'a demandé :
Mets ton pied...

« Où irons-nous ce soir coucher » ?
Voilà du vin qu'est à mon gré.
A la maison accoutumée,
Mets ton pied...

Tu coucheras dans le poulailler,
Voilà du vin qu'est à mon gré.
A tes côtés une vieille moutonne,
Mets ton pied...

C'est une version toute québécoise de la pièce bien connue en terroir français : « M'en revenant de la Vendée ». Elle ne s'est pas adaptée à son nouveau milieu sans certaines transformations. C'est ainsi qu'à Rigaud, on ne revient pas de Vendée, mais plutôt de Saint-André. Cette dernière localité est une ancienne colonie de peuplement de la seigneurie d'Argenteuil. Les paroisses de Rigaud et de Saint-André sont situées sur les bords d'affluents (rivières Rigaud et du Nord) qui se jettent dans l'Outaouais, par les rives sud et nord. Les habitants de ces localités ont d'étroites relations familiales, sociales et commerciales durant tout le XIX^e siècle.

48. LEVE TON PIED LEGEREMENT

Barnabé/1958

Lève ton pied légère bergère,
Lève ton pied légèrement.

Derrière chez nous,
Y a un étang.
Lève ton pied légèrement.
Le fils du roi s'en va chassant,
Légalement.

Avec son grand fusil d'argent,
Lève ton pied légèrement.
Visa le noir, tua le blanc,
Légalement.

Au fils du roi, tu es méchant,
Lève ton pied légèrement.
D'avoir tué mon canard blanc,
Légalement.

Par dessus l'aile, il perd son sang,
Lève ton pied légèrement.
Trois dames s'en vont les ramassant,
Légalement.

C'est pour en faire un lit de camp,
Lève ton pied légèrement.
Pour y coucher tous les passants,
Légalement.

Quoique connues, ces paroles ne sont que rarement relevées au cours d'enquêtes folkloriques. Une version est cependant publiée dès 1881¹⁵⁵.

49. LA BOITEUSE

Barnabé/1958

N'a-t-on jamais vu une boîteuse
Aussi joyeuse,
N'a-t-on jamais vu une boîteuse
Aussi jolie ?

Quand la boîteuse s'en va t'au bois, (bis)
Elle n'y va pas sans son « aria »¹⁵⁶, (bis)
« Donnez-moi du bois,
Voilà mon aria ».

Quand la boîteuse s'en va t'à l'eau, (bis)
N'y va jamais sans ses deux seaux. (bis)
« Donnez-moi de l'eau,
Voilà mes deux seaux ».

Quand la boîteuse s'en va t'au lait,
Elle n'y va pas sans son gobelet.
« Donnez-moi du lait,
Voilà mon gobelet ».

La boîteuse est souvent évoquée dans le folklore lyrique français. La plupart du temps, sa difformité n'affecte en rien sa personnalité et la finesse de ses traits. La fille est jolie et d'agréable compagnie. Des versions de cette chanson ont été recueillies en Nivernais, en Poitou et en Picardie.

L'une d'elles aurait gagné la Nouvelle-France au XVIII^e siècle. Les paroles sont connues de Vincent-Ferrier de Repentigny, le prolifique informateur de Saint-Timothée, comté de Beauharnois (Marguerite et Raoul d'Harcourt, 384-385).

155. Routhier, *op. cit.*, 69-70.

156. Pour *arias* ou *haria*, signifiant attirail. Outre le Québec, l'expression est usitée en Berry et au Nivernais (*Glossaire*, 58). Elle s'applique également à bavardages en certaines parties de la Saintonge (Musset, 1 : 165).

50. CHANSON DE MENSONGES

Georges/1967

Laisse, oh ! laisse, laissez-moi,
Laissez-moi aller jouer.

Ecoutez, je vais vous chanter,
Une chanson de mensonges.
S'il y a un mot de vérité,
Je veux que l'on m'y pende, oh ! gai.

J'ai pris ma charrue sur mon dos,
Mes boeufs à ma ceinture.
Je m'en suis allé labourer,
Là où il n'y a point de terre, oh ! gai.

J'aperçois un cheval mort,
Qui rasait tout mon herbe.
Et aussi un cenellier¹⁵⁷,
Qui rapportait des pommes, oh ! gai.

Je l'ai pris, je l'*escouai*¹⁵⁸,
Il en tomba des prunes,
Il m'en tombe une sur le pied,
Qui m'fit saigner l'oreille, oh ! gai.

On voyait la cervelle.
Les mouches qui étaient au plancher,
Qui s'éclataient de rire.
Il en tomba de haut en bas, oh ! gai.

Qui s'est cassé la cuisse.
Les autres qui tombaient par paquet,
Défonçaient les marmittes.
C'est pour apprendre à ces jeunes filles,
J'aime à tant rire, oh ! gai.

Cette pièce est fort connue en terroir français, principalement dans les Alpes¹⁵⁹, en Anjou¹⁶⁰, en Artois, en Auvergne, au Berry, en Bretagne (Ille-et-Vilaine)¹⁶¹, en Dauphiné¹⁶², en Franche-Comté, en Gascogne, en Lorraine, en Nivernais, au Poitou, en Saintonge et en Vendée¹⁶³. Une variante a été pareillement recueillie en Suisse, aux environs de Genève¹⁶⁴.

La chanson est interprétée dans presque toutes les régions du Québec. Massicotte en a publié une version en 1897¹⁶⁵. Quelque deux cent vingt-cinq références : Bagot, Beauce, Bellechasse, Berthier, Champlain, Charlevoix, Chicoutimi, Gaspé-Nord (Saint-Joachim-de-Tourelle, Petit-Cap et Rivière-au-Renard), Iles-de-la-Madeleine, Kamouraska, Laprairie, Lotbinière, Maskinongé, Montmorency (Sainte-Famille, île d'Orléans), Napierville, Portneuf et Témiscouata.

157. Pour aubépine.

158. Pour secouer.

159. Joisten, *op. cit.*, *Alpes et midi*, no 102, no 4742, juillet 1954 : 1.

160. Ovilon, *op. cit.*, *Bulletin de la Société des Parlers de France*, vol. 1, no 13, janvier 1898 : 346-348.

161. Orain, *Chansons de la Haute-Bretagne*, *op. cit.*, 117-119.

162. Gauthier-Lurty, *op. cit.*

163. Goulard, *op. cit.*, 244-246.

164. Blanvioc, *op. cit.*, 88.

165. E.-Z. Massicotte, *Le menteur*, dans *Le Canard*, journal hebdomadaire, Montréal, 19^e année, no 1, 3 janvier 1897 : 3.

51. LE DEPART POUR LE KLONDYKE

Alfred/1958

Ce sont les jeunes gens de par chez nous,
Qui parlent de faire un rendez-vous.
Sont rassemblés tous ensemble,
Pour un voyage qu'ils veulent entreprendre,
Afin de faire chacun son sac
Pour partir pour le Klondyke.

Y'a fallu faire une assemblée¹
Pour décider monsieur Untel².
Tu vas passer pour un *kickeux*³,
T'es aussi bien d'acheter ta carte⁴,
T'es arrangé avec les autres
Pour partir pour le Klondyke.

Quand monsieur Untel fut décidé,
Au dépôt⁵ s'en sont allés.
J'vous assure que c'était une farce,
De les voir partir quatre par quatre,
Portant leur sac sur le dos
Pour partir pour le Klondyke.

Quand le train fut arrivé,
Le conducteur⁶ a débarqué⁷.
Il dit à ses voyageurs :
« Embrassez vos femmes qui pleurent,
C'est dans c'train-là que l'monde
[embarque⁸
Pour partir pour le Klondyke ».

Y en avait un parmi la *gang*⁹
Ça lui coûtait de laisser sa femme.
Comme il n'était pas très habile,
Pour prendre les chars¹⁰ à *full steam*,
Y a tombé la tête sur la *track*¹¹
Il n'a pas pu se rendre au Klondyke.

Y en avait un autre parmi la *gang*
Ça lui coûtait de laisser sa femme.
Il se pencha en dehors des chars,
En lui jetant un doux regard,
Tout d'un coup les deux pieds lui partent
Y a pas pu se rendre au Klondyke.

Les deux autres compagnons,
Assis dans le dernier wagon.
Les voilà pris en chicane,
Pour un mot à propos d'une femme.
Le conducteur les débarque
Avant d'arriver au Klondyke.

La chanson fut composée,
Par un jeune homme qui voulait pas y
[aller.
Ca me coûtait pas de partir,
Si j'étais sur de revenir.
Voilà la raison qui me flatte
De ne pas partir pour le Klondyke.

Le Klondyke est littéralement envahi par des caravanes de chercheurs d'or vers la fin du XIX^e siècle. Nombre de fils du Québec s'y acheminent à partir de 1896^{11a}. Sauf de rares exceptions, ils n'y trouvèrent que misères et tribulations de toutes sortes.

1. Dans le sens de soirée familiale.

2. Le chanteur remplace "Untel" par le nom d'une personne présente.

3. De l'anglais *to kick*, dans le sens de regimber

4. Pour billet.

5. Anglicisme désignant une gare.

6. Anglicisme signifiant contrôleur d'un train ou percepateur de billets.

7. Dans le sens de descendre.

8. Dans le sens de monter.

9. Pour groupe.

10. Pour « à pleine vapeur ».

11. Pour voie ferrée.

11 a. Des gens de Rigaud participèrent à cet exode. Vers la fin du XIX^e siècle, Pierre Brunet, communément appelé *Pierre le Français*, y exploitait une florissante industrie où on taillait et polissait la pierre. Le 21 mars 1899, il vendait néanmoins tout cet équipement pour gagner le Klondyke en compagnie d'un ami, Antonio Lafleur. Ils n'y trouvèrent malheureusement pas fortune. Brunet, originaire du département des Deux-Sèvres (France), était arrivé à Rigaud vers 1870, avec deux compatriotes, Alphonse Cartier et Auguste Berdet.

Le départ pour le Klondyke remonte à la même époque. C'est le récit satirique des aventures qui surviennent habituellement au cours de pérégrinations vers les sols aurifères. Malheureusement, de trop nombreux anglicismes alourdissent la prose et lui font perdre le charme de la langue du terroir.

Quelque vingt-trois références au Québec. Dès 1910, les paroles de cette chanson sont notées par madame Emile Decelles¹¹, de Saint-Théodore d'Acton (comté Bagot). Massicotte les a publiées en 1919¹². Enfin, des variantes ont été relevées dans Bagot, Beauce, Champlain, Jonquière, Lévis, Montmorency (Saint-Pierre, île d'Orléans), Portneuf, Richelieu, Saint-Maurice et Terrebonne.

B) *Fêtes cycliques*

52. LE JOUR DE L'AN

Georges/1966

C'est aujourd'hui le premier jour de l'an,
Nous voilà ici entre parents.
Ici à cette table,
Où tout le monde s'engage.
Il faut passer ce jour dans un contentement
Afin que tout le reste de l'année
s'en sent(e).

Oh ! ma charmante bouteille,
Que tu m'as fait plaisir.
T'as fait ton devoir,
Mais tu m'as pas coûté cher,
Tu nous as tous traités,
Mais t'as pas bien baissé.
Si ça peut continuer,
Que ça va donc bien aller.

Ah ! c'est pour ces filles
Que j'allonge ma chanson.
Je vous dis qu'en vérité,
Les filles faut s'en méfier.
Je viens ici conter mes raisons,
Les garçons sont (sic) des mystères,
Car ils aiment tous à boire.
S'ils aimaient les filles,
Comme ils aiment la boisson,
Ils seraient tous mariés,
Y en auraient plus de garçons¹⁶⁶.

Cataloguée par Laforte (232). Autre variante chantée, en 1946, par monsieur Edouard Sanschagrin, de Sainte-Brigitte-de-Laval. Il l'avait apprise, vers 1900, des « vieux de la paroisse » (Soeur Marie-Ursule, 328).

166. Pour célibataires.

53. LA VISITE DU JOUR DE L'AN

Georges/1958

Oui! je l'aurai dans la mémoire longtemps!

C'est une fille engagère¹⁶⁷,
 Voulant fêter le Jour de l'an.
 Elle s'en va chez son père,
 Ça c'est l'doivre d'une bonne enfant,
 Assurément!

Elle dit: « Bonjour, ma mère,
 Mon p'tit papa est-il absent? »
 « Ah! mais non, mais non, ma fille,
 Il est allé aux bâtiments¹⁶⁸,
 Assurément!

On fait signe au bonhomme
 Qui s'en vient en trotinant,
 Elle se jette à genoux,
 A genoux, dévotement,
 Assurément!

Et, du bout de sa mitaine,
 Fait des « simagrées »¹⁶⁹ sur tous les sens.
 « Je te souhaite des richesses,
 Un p'tit mari avant l'printemps! »
 Assurément!

« Je te souhaite des richesses,
 Un p'tit mari avant l'printemps! »
 « Que le souhait m'est donc cher :
 Qu'il s'réalise au plus coupant!
 Assurément! »

Cette narration de la bénédiction traditionnelle du Jour de l'an ne serait pas antérieure à la fin du XIX^e siècle. Le célèbre folkloriste Charles Marchand l'a fait connaître à travers tout le Québec. La même variante a été publiée par Hélène Baillargeon (*Vive la canadienne*, 155). Un informateur, Edouard Sanschagrin, de Sainte-Brigitte-de-Laval, en a donné une autre version en 1946 (Soeur Marie-Ursule, 328-329).

167. Canadianisme désignant une domestique (*Glossaire*, 319).

168. L'appellation vient de la Normandie. Elle désigne l'ensemble des dépendances de la ferme : grange, étable, écurie, etc. (*Glossaire*, 102).

169. « Certaines façons affectées; petite grimace; minauderie vicieuse; affectation de gestes, & de contenance qui rendent une personne ridicule ». (Furetière, 1701, 111).

concours de circonstances l'amène à Rigaud vers 1870, où il ne tarde pas à décrocher des contrats d'importance et à fonder un atelier des plus achanlandés. A l'époque, le maçon taille lui-même la pierre avec laquelle il érige des murs ou façonne des monuments funéraires. Plusieurs endroits de la montagne de Rigaud sont justement couverts de beaux blocs de granit. Pour fins d'exploitation, Brunet signe une trentaine de contrats avec autant de cultivateurs du rang Saint-Georges, dont Barnabé Séguin, le 15 décembre 1892¹⁷⁶. Brunet établit son principal chantier sur les coteaux de la ferme Séguin, comme l'attestent encore nombre de quartiers de roc grossièrement taillés. C'est précisément chez les Séguin que se transmet et se conserve le chant des *Tailleurs de pierre*.

55. RONDE DE L'AVOINE

Alfred/1958

Avoine¹⁷⁷, avoine.
Que le bon Dieu t'amène.

Quand le bonhomme
A semé son avoine.
Il semait comme ceci,
Il semait comme cela.

Quand le bonhomme
A hersé son avoine.
Il hersait comme ceci,
Il hersait comme cela.

Quand le bonhomme
A coupé son avoine.
Il coupait comme ceci,
Il coupait comme cela.

Quand le bonhomme
A « charrié »¹⁷⁸ son avoine.
Il charroyait comme ceci,
Il charroyait comme cela.

Quand le bonhomme
A battu son avoine.
Il battait comme ceci,
Il battait comme cela.

Quand le bonhomme
A « criblé »¹⁷⁹ son avoine.
Il criblait comme ceci,
Il criblait comme cela.

Cette prose mimée est connue en Suisse française, notamment dans le canton de Vaud¹⁸⁰. On la chante pareillement en France : Dauphiné, comté de Foix, Gascogne et Touraine¹⁸¹.

176. Greffe du notaire Jean-Baptiste Lefebvre, Archives judiciaires de Montréal.

177. L'informateur chante également : « Torton d'avoine, que le bon Dieu t'amène ».

178. Pour charroyer.

179. Pour vanner. A l'époque, on utilisait le van. Le tarare (communément appelé crible) ne viendra que plus tard.

180. Rosset, *op. cit.*, 11 : 16.

181. Richard, *op. cit.*, 261.

Le répertoire folklorique du Québec compte peu de rondes. Celle de l'avoine relate le tâches successives (de l'ensemencement au vanage) que nécessite la culture de ce graminée. Les assistants feront cercle autour du chanteur qui mime chacune des opérations agricoles précitées. Paroles et gestes sont repris, à tour de rôle, par le choeur des « vieillux ». La présente version était interprétée par Barnabé Séguin (1841-1927), le père de notre informateur.

Vers 1860, la *Ronde de l'avoine* fait partie du recueil manuscrit d'Alphonse Lanctôt, marchand de Saint-Constant, comté Laprairie¹⁸². Les écoliers de l'endroit ne manqueraient jamais d'entonner ce chant, lors des sorties hebdomadaires à la fin du XIX^e siècle (1890). Le Père Anselme, capucin, en a recueilli une variante acadienne¹⁸³. Carmen Roy en a relevé d'autres en terroir gaspésien¹⁸⁴.

Quelque cinquante références au Québec : Berthier, Bonaventure, Charlevoix, Gaspé (Rivière-au-Renard), Laprairie, Laviolette, Témiscouata et Trois-Rivières.

56. LE FILEUR¹⁸⁵

Alfred/1967

N'a-t-il pas trop bien filé
Le temps qu'sa quenouille a duré ?

Passe la quenouille à c'lui-là
Si tu veux qu'il file.
Passe la quenouille à c'lui-là,
Il filera. Il file...ra.

Chez les Séguin, ce refrain est ordinairement interprété lorsqu'on sert à boire aux visiteurs. Il est repris chaque fois qu'un convive vide son verre d'un trait.

Ces paroles sont sans doute fort anciennes. La laine et le lin se filent au fuseau ou au rouet. Contrairement à la croyance générale, l'avènement du rouet est assez tardif en Nouvelle-France. De fait, il ne date que du début du XVIII^e siècle. Par contre, le fuseau est déjà

182. Gustave Lanctôt, *Chansons et rondes de Laprairie* (Cf. The Journal of American Folklore, vol. 33, no 130, October-December, 1920, 343).

183. Père Anselme, *Chansons d'Acadie*, op. cit., 11 : 37.

184. Carmen Roy, op. cit., 281.

185. Ce chant était ordinairement interprété par Napoléon Séguin, oncle de notre informateur.

en usage dès la seconde partie du XVII^e siècle. En juin 1673², on en inventorie un qui appartenait à Jeanne Mance. Le fuseau consiste ordinairement en une tête de petit conifère (sapin ou épinette) dont les branches, trempées dans l'eau chaude, sont ensuite repliées et attachées sur la tige.

V. — CHANSONS LITTÉRAIRES

57. POURQUOI PLEURER ?

Georges/1966

Pourquoi pleurer ?
Pleurer quand on est belle.
Si l'on s'oublie, souillez-le sans retour.
Le cœur de l'homme est infidèle,
Et moi je t'aime,
D'un amour éternel.

J'avais vingt ans
Quand tu m'as trouvée belle.
Tu admirais ma beauté, ma fraîcheur.
Mais à présent, tu as changé de belle.
Une autre que moi,
Seule ferait ton bonheur.

J'ai un portrait,
Gravé¹⁸⁷ de ta personne.
A chaque instant, je lui donne des baisers.
En regardant, l'éclat de ta beauté,
En me disant,
Que tu ne m'aimes plus.

Va-t-en ingrat,
Va voir une autre belle.
Va lui conter l'amour de ton retour.
Va lui conter : l'amour est infidèle.
Et moi je t'aime
D'un amour éternel.

Rien n'apparente cette chanson à la littérature populaire. Paroles et mélodie nous plongent en plein Romantisme. Le femme se meurt d'abandon, chose plutôt rare dans les plaintes du genre. La pièce est couramment chantée par Virginie Séguin, épouse d'Alfred Bertrand (1854-1946).

186. Inventaire des biens meubles, titres et Enseignements de deffunte Damoiselle Jeanne Mance, vivante administratrice de l'hospital de Montréal, 19 juin 1673. Bénigne Basset, 927. AJM.

187. Ce verbe indique que les paroles de ce chant furent composées avant l'avènement de la photographie, voire même du daguerréotype. Le graveur a soin d'immortaliser les traits de la personne aimée dans le métal.

58. REGRETS D'AMOUR

Georges/1966

Autrefois, j'étais votre amie,
 Mais ce bonheur n'a eu qu'un jour.
 Je croyais ma puissance affermie,
 Je comptais trop sur votre amour.

Aujourd'hui près d'une autre belle,
 Vous oubliez mes tendres vœux.
 Si vous l'aimez, oh ! restez-lui fidèle,
 Oubliez-moi, soyez heureux.

Ne redoutez pas ma colère,
 Ni mon extrême désespoir.
 Car si un autre que moi a su vous plaire,
 Avec bonheur allez la voir.

Pour troubler notre douce ivresse,
 J'ai un cœur trop généreux.
 Ma vengeance est dans ma tendresse,
 Oubliez-moi, soyez heureux.

Si le malheur veut que je succombe,
 Malheur, qu'il m'ait donné la main.
 Je m'y verrai conduire vers la tombe,
 Peut-être que ce sera demain.

Pourtant jusqu'à mon heure dernière,
 Pour lui, je ferai encore des vœux.
 Je redirai dans ma prière,
 Bonheur, je meurs, soyez heureux.

Cette prose lyrique, comme la précédente, nous ramène à l'école littéraire qui a marqué le début du XIX^e siècle. Toute mélancolique, la belle soupire auprès d'un inconstant et infidèle amant. La femme est encore victime d'un amour incompris. La chanson est du répertoire de Napoléon Séguin (1838-1929).

59. SOUVENIRS D'UN VIEILLARD

Cette chanson littéraire est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en donner les paroles dans ce présent recueil folklorique. Il est cependant opportun d'en faire mention car Amédée Séguin, le grand-père maternel de l'auteur, ne manquait jamais de l'interpréter lors de veillées familiales.

Robert - Lionel Séguin

SOURCES ORALES

Collection de documents sonores : R.-L. Séguin.

Informateurs :

SÉGUIN, Alfred
 " Amédée-Gaspard
 " Barnabé
 " Délia
 " Georges
 " Napoléon
 " Oscar
 " Virginie
 SERVANT, Antonio

BIBLIOGRAPHIE

a) Manuscrits

Archives judiciaires de Montréal :

a) Greffes notariaux :
 ADHÉMAR, Antoine (1668-1714)
 BARET, Martin-Georges (1820-1867)
 BASSET, Bénigne (1657-1699)
 BASTIEN, Joseph-Octave (1827-1839)
 DELISLE, Jean-Guillaume (1787-1819)
 GABRION, Joseph (1780-1804)
 GRIFFIN, Henry (1812-1847)
 LEFEBVRE, Napoléon (1890-1899)

b) Registres bailliagers

Collections particulières :

HAMEL, Mgr Thomas-Etienne (1830-1913), *Annales musicales du Petit-Cap* (1866-1908) (Archives de Folklore de l'Université Laval)
 SÉGUIN, R.-L., fonds historique

Département d'études canadiennes :

(Archives de Folklore, Université Laval) :
 Catalogue de la chanson folklorique française (Ms sur fiches).

Musée national du Canada (Ottawa) :

Coll. Barbeau, Marius
 " Godbout, Père Archange
 " Lambert, Adélard
 " Massicotte, Edouard-Zotique

b) Imprimés

1. Québec : (études et publications)

ANSELME (Père et Frère Daniel), *Chansons d'Acadie*, Montréal, 1945.

BAILLARGEON, Hélène, *Vive la Canadienne*, Montréal, s.d.

BARBEAU, Marius, *Romancero du Canada*, Montréal, 1937.

BARBEAU, Marius, *Le Rossignol y chante*, Musée national du Canada, Ottawa, Bulletin no 175, no 52 de la série anthropologique.

BARBEAU, Marius, *The Ermatinger Collection of Voyagers Songs, Ca. 1830*, dans *Journal of American Folk-Lore*, Canadian Number, vol. 67, April-June 1954.

BARBEAU, Marius, *Twelve Ancient French-Canadian Folk Songs*, London, 1927.

D'HARCOURT, Marguerite et Raoul, *Chansons folkloriques françaises au Canada : leur langue musicale*, Québec et Paris, 1956.

GAGNON, Ernest, *Chansons populaires du Canada*, Montréal, 1865.

LAFORTE, Conrad, *Catalogue de la chanson française en Canada*, Québec, 1958.

LANCOTOT, Gustave, *Chansons et rondes de Laprairie*, dans *The Journal of American Folk-Lore*, no 123, 1919.

LARUE, Hubert, *Les chansons populaires et historiques du Canada*, dans *Le foyer canadien*, tome 1, Québec, 1863.

MARIE-URSULE, Soeur, *Civilisation traditionnelle des Lavallois*, *Les Archives de Folklore*, 5-6, Université Laval, Québec, 1951.

MASSICOTTE, Edouard-Zotique, *Le menteur*, dans *Le Canard*, journal hebdomadaire, 19e année, no 1, 3 janvier 1897.

MASSICOTTE, Edouard-Zotique, voir *Almanach de la langue française*, Montréal, 1916-1935.

MASSICOTTE, Edouard-Zotique, *Chants populaires du Canada*, dans *The Journal of American Folk-Lore*, no 123, 1919.

Mémoires de la Société Royale du Canada,
2e Série, vol. 2, section 2.

Nord de l'Outaouais (Le),
Passe-Temps (Le), journal hebdomadaire,
Montréal, 1926.

PREVOST, P.-E., *Chansons canadiennes*,
Montréal, 1907.

ROUTHIER, Adolphe-Basile, *En canot : petit voyage au lac Saint-Jean*, Québec, 1881.

ROY, Alberta, *Cahiers de chansons*, Beauceville, s.d.

ROY, Carmen, *Littérature orale en Gaspésie*, Musée national du Canada, bulletin no 134, Ottawa, 1955.

ROWEN, W. H., *La lyre canadienne*, Québec, 1886.

Supplément au chansonnier des collèges, Québec, 1854.

Veillées du bon vieux temps, éditions G. Ducharme, Montréal, 1919.

YOUNG, Scott Russell, *Vieilles chansons de la Nouvelle-France. Les Archives de Folklore*, 7, Université Laval, Québec, 1957.

2. Europe francophone : (études et publications)

ANDRIEU, Jules, *L'amour en chanson*, Paris, 1876.

BAUQUIER, Charles, *Chansons populaires recueillies en Franche-Comté*, Paris, 1894.

BLAVIGNAC, L'empro genevois, Grosset & Tremblay, Genève, 1879.

CAYMARD, J., *Vieux chants populaires recueillis en Quercy*, Paris, 1899.

CHEVAIS, Maurice, *Chansons populaires du Val-de-Loire et des pays environnants*, Paris, 1925.

COIRAULT, Patrice, *Brave capitaine revenant de guerre*, N RTP, vol. 2, no 1, janvier-février 1950.

DONCIEUX, Georges, *Le romancero populaire de France*, Paris, MDCCCIV.

DUCHON, Paul, *Chansons populaires du Bourbonnais*, Paris, 1926.

GAULTIER-GARGILLE, Hugues (1574-1634), *Recueil de plusieurs Chansons morales (sic) et comiques de divers poètes de ce temps. Le tout dédié au Sieur Gaultier-Garguille, chez David & Ferrand, Rouen MDCXXXII*.

GAULTIER-VILLARS, 31 *chansons populaires recueillies en Villard-de-Lans*, Paris, 1929.

GAULTIER-LIERTY, 31 *chansons populaires dauphinoises*, Grenoble, 1936.

GOULARD, F., *La chanson populaire en Vendée*, Paris, 1896.

GUILCHER, J.-M., *A la ronde, jolie ronde*, Paris, 1951.

JOISTEN, Charles, *Propos d'un folkloriste, Dans Alpes et midi*, no 102, no 4742, 9 juillet 1954.

LEMOINE, Jules, *Le folklore du Pays Wallon*, Gand, 1892.

MENDES, Catulle, *Les plus jolies chansons du pays de France*, Paris, 1888.

ONILLON, R., *Chansons de mensonges, dans Bulletin de la Société du parler de France*, vol. 1, no 12, janvier 1898.

ORAIN, Adolphe-Pierre-Julien, *Folklore de l'Ille-et-Vilaine*, 2v., Paris, 1897.

ORAIN, Adolphe-Pierre-Julien, *Chansons de la Haute-Bretagne*, Rennes, 1902.

PUYMAIGRE, Théodore de., *Chants populaires du Pays Messin*, 2v., Paris, 1886.

RICHARD, G., *Chansons populaires de France*, Paris, 1865.

ROLLAND, Eugène, *Recueil de chansons populaires*, 6v., Paris, 1883-1890.

ROSSET, Arthur, *Chansons populaires recueillies dans la Suisse Romande*, Lausanne, 1931.

SIMON, François, *Chansons populaires de l'Anjou*, Angers, 1926.

SMITH, Victor, *Vieilles chansons recueillies en Velay et en Forez*, dans *Melusine*, vol. 1, Paris, 1878.

TIERSOT, Julien, *Chansons populaires recueillies dans le Vivarais et le Vercors*, dans RTP, no 7, no 1, 15 janvier 1892 (Paris).

TIERSOT, Julien, *Chansons populaires dans les Alpes françaises*, Paris, 1903.

TIERSOT, Julien, *Songs of the People Forty-four French Folk Songs and Variants from Canada, Normandy and Birtany*, New York, 1910.

WECKERLIN, J.-B., *La chanson populaire*, 2v., Paris, 1883.

3. Dictionnaires et glossaires :

BESCHERELLE, Louis-Nicolas, *Dictionnaire national du dictionnaire universel de la langue française*. Paris, 1858. 2v.

FURETIERE, Antoine, *Dictionnaire Universel, / Contenant généralement tous les / mots français / tant vieux que modernes, & les Termes des / sciences et des arts, etc..*/A La Haye et a Rotterdam, Chez Arnoud et Reinier Leers, / 1701. 3v.

Glossaire du parler français au Canada. Québec, 1930.

MUSSET, Georges, *Glossaire des patois et des parlers de l'Aunis et de la Saintonge*. La Rochelle, 1929-1948. 6v.